

## LES DÉBUTS DE LA LITTÉRATURE HONGROISE EN FRANCE

---

### I

Dans notre France longtemps un peu indifférente à l'âme des littératures et des nations étrangères, le peuple magyar a porté assez tard la peine de son individualité politique confondue. Les Français, disait non sans malice un ami d'Henri Heine, connaissent rarement une langue étrangère, « à moins qu'elle ne soit morte <sup>1</sup> ». La langue hongroise vivait ; mais jusqu'à 1840, ou peu s'en faut, il semble que nous n'en ayons trop rien su. La masse de l'Empire, intacte encore, absorbait ou masquait la Hongrie. Montesquieu déjà reprochait à l'Autriche d'en avoir obstinément poursuivi l'oppression, ignorant de quel prix la Hongrie lui serait un jour <sup>2</sup>.

Il y avait eu échange de politesses entre VOLTAIRE et FEKETE, ROUSSEAU et TELEKI <sup>3</sup>. Voltaire n'ignorait point que la nature a placé en Hongrie « des mines d'or, et les vrais trésors des blés et des vins », qu'elle y forme « des hommes robustes, bien faits, spirituels ». Mais il disait le peuple « encore réellement l'esclave des seigneurs », et les nobles de Hongrie, presque autant qu'à l'époque de Mohács, « de petits tyrans qui ne voulaient point être tyrannisés » <sup>4</sup>. Et la France des philosophes avait beaucoup oublié combien les

1. Alex. Weill, *Souvenirs intimes de Henri Heine*, p. 44.

2. Montesquieu, cité par Sacy, *Histoire générale de la Hongrie* (1778), t. I, p. XLIII.

3. Henri Tronchon, *Un Voltairien de Hongrie...* : *Nouvelles Archives des Missions Scientifiques*, XXII, 4 (1924). — Baranyai Zoltán, *Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency*, *Revue des Etudes hongroises*, 1923 [t. 1], pp. 188-194 ; id., *Francia nyelv és műveltség*. Bpest, 1920, pp. 118-120.

4. Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, Œuvres, éd. Moland, t. XII, p. 235-236.

anciens gardiens des marches de l'Est méritèrent de la chrétienté, après s'être aidés à « gaster le pays », en Gaule aussi bien qu'ailleurs, comme disait le vieux poète Garin le Loherain des

. . . . . Hongres que Diex puist maléir. <sup>1</sup>

Sauf peut-être les lecteurs de l'attachante *Histoire générale de la Hongrie* publiée par SACY dix ans avant 1789, qui se souvenait que les premiers hussards à cadenettes de Louis XIII et Louis XIV avaient été des Hongrois, que Rákóczi avant ses malheurs avait travaillé d'accord avec la France ? Depuis qu'en 1699 l'Empereur avait incorporé la Transylvanie à la couronne, qui pensait à la « pauvre province » de la fable, Aliboron, entre ses voleurs :

. . . . . Tel et tel prince  
Comme le Transylvain, le Turc et le Hongrois. <sup>2</sup> ?

La Révolution fit des prosélytes à travers la Hongrie bien plus qu'elle ne la connut ou ne prit garde à quelques Hongrois témoins de ses débuts <sup>3</sup>. L'émigration sema ses prosélytes à travers l'Europe et jusqu'à ses confins, à Constantinople, Odessa ; mais ceux d'entre eux qui passèrent en Hongrie, qu'étaient-ils ? Un voyageur qui voit juste et que le temps presse, comme Salaberry dont M. Baldensperger a recueilli un jugement assez fin <sup>4</sup>. Ou peut-être quelques « maîtres de langues » qui se fixent là-bas. Mais, à ce qu'il semble, aucun de ces exilés notoires, souvent indifférents ou blasés, curieux parfois aussi et, à la rencontre, informateurs utiles pour plus tard. Napoléon ne songea qu'un temps à s'aider des Magyars contre l'Autriche. Ni de ses razzonnées épiques, ni des successifs reflux des Coalitions, les mémoires françaises ne semblent avoir conservé d'abord, légendaire ou précis, le moindre souvenir des choses ou gens de Hongrie. Sauf Edgar QUINET, qui se rappellera plus

1. *Li Romans de Garin le Loherain* (pp. P. Paris, 1833) t. I, p. 51, XVII<sup>e</sup> couplet.

2. La Fontaine, *Fables*, I, XIII, Les Voleurs et l'Âne.

3. Eckhardt Sándor, *A francia forradalom eszméi Magyarországon* (Budapest, 1924), chap. 3, n<sup>o</sup> III et IV. — Id., *Un témoin ignoré de la Révolution française : le Baron de Trenck*, *Revue des Etudes hongroises*, 1924, p. 49.

4. Baldensperger, *Les Idées de l'Emigration française* (1925), t. I, p. 94.

tard quatre Hongrois campés dans la maison de ses parents, à Bourg en Bresse, avec qui il essayait son latin, et un grand diable de hussard « croate » qui pourrait bien être magyar, et qui en septembre 1815, de bon matin, alors qu'au lit encore le jeune Quinet arpège sur son violon, entre dans la chambre, saisit l'instrument et, à grandes enjambées, en tire quelque mélodie si pathétique et sonore que l'enfant en demeure saisi et que la mère, la servante, accourent au bruit comme à un miracle, ouvrent la porte à peine vêtues, pour s'enfuir aussitôt<sup>1</sup>. STENDHAL, attaché aux armées impériales, a une pointe de curiosité pour « cette célèbre Hongrie » ; quand il se trouve, en 1809, Viennois pour un an ou deux, il ne songe pas sans regret à « tout ce que verront ceux qui iront en Bohême et en Hongrie, et peut-être en Turquie ». Mais il ne franchit la frontière autrichienne que pour quelques heures ; « chargé d'une mission », sans doute pour le service de la remonte ou des fourrages, il quitte Vienne par la route de Laxenburg, et ne va pas plus loin qu'Eisenstadt et le lac de Neusiedel. Il y trouve, il est vrai, « le costume croate dans toute sa pureté : c'est absolument celui de nos hussards... » Mais le nom d'une comtesse hongroise que son *Journal* donnera plus tard à l'une des victimes parisiennes de sa timidité machiavélique, ne sera qu'un pseudonyme décent, écho de quelque cérémonie ou fête viennoise<sup>2</sup>.

Les origines, la nature, l'esprit du peuple magyar, qui cependant a su rester si bien lui-même, demeuraient confus ou insoupçonnés en France pour le très grand nombre, et ne tentaient guère la curiosité littéraire.

## II

### LE TOUR DU MONDE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE ; LA HONGRIE « TERRA INCOGNITA »

Et cependant, où cette curiosité n'allait-elle pas découvrir du nouveau ?

1. Quinet, *Histoire de mes Idées*, p. 91, 135 ; cf. R. Heath, *E. Quinet, his early life and writings* (1881), p. 18.

2. Stendhal, *Correspondance*, t. I, p. 343, 344 et note ; cf. J. Méliat, *La vie amoureuse de Stendhal*, p. 294, 296 et suiv.

Bien des âmes françaises, avant de s'abandonner aux décevants enthousiasmes ossianiques, avaient été gagnées au Nord et doucement embrumées par le Genevois Mallet. Peu après, l'Inde lointaine et merveilleuse captiva les imaginations, les *Mille et une Nuits* et le *Gulistan* les hantèrent, l'Extrême-Orient les tenta ; pour des yeux qu'avaient fascinés longtemps les soleils classiques, nos premiers orientalistes évoquèrent la splendeur un peu confuse encore de mirages nouveaux et enchantés. De tout l'Orient ainsi exploré avec fièvre, à peine si la seule poésie sacrée des Hébreux demeure close encore aux investigations indiscretes de la vogue et des fabricants littéraires ; on traduira Lowth, il est vrai, mais l'ouvrage autrement suggestif de Herder sur l'Esprit de la Poésie hébraïque demeurera longtemps à peu près inconnu<sup>1</sup> ; la Bible ne s'ouvrira que tard le chemin des âmes, Chateaubriand et M<sup>me</sup> de Staël aidant. Mais voici que l'Amérique à son tour et les îles lointaines sollicitent les esprits curieux. Le chef-d'œuvre qui les entraînera n'est pas né encore que de grands événements, à défaut, leur montrent la voie nouvelle. A peine a-t-on pleuré la mort de Virginie, que Madagascar chante par la voix fluette des Madécasses de Parry. Bientôt il y aura dans les journaux toute une littérature coloniale, indienne, africaine, américaine, anti-esclavagiste, sauvage<sup>2</sup>. D'autres, moins aventureux, se sont avisés de chercher moins loin. On s'est mis en France à étudier quelque peu l'Allemagne, après l'Angleterre. L'on apprend l'Italie et l'on pense connaître l'Espagne. Même on essaie, de-ci de-là, de retrouver la puissance des créations poétiques spontanées dans les vestiges, anciens ou récents, authentiques ou non, des chants populaires ou primitifs. Les patois de France donnent eux aussi leur contribution, d'assez bonne heure, en attendant Raynouard ou la *Gaule poétique* de Marchangy. Enfin, après Ossian et Walter Scott, après le succès fait au Romancero et les échos du débat sur Homère, après toutes les ballades du Nord et les chansons du Midi, les

1. Henri Tronchon, *La fortune intellectuelle de Herder en France* (1920), p. 375, 403, etc.

2. Voir par exemple : *Almanach des Muses*, 1776 ; *Esprit des Journaux*, ans VI et VII, *passim* ; *Journal général de la Littérature de France*, 1801, etc...

poésies des pays lointains ou proches, de la brume et de la lumière, de l'Ancien et du Nouveau Monde, l'œuvre amoureuse et savante de Fauriel semble fermer le cycle de ces découvertes hâtives. Et comme par miracle, pour que les plus obstinés classiques sentent leur conviction fléchir, la Grèce évoquée ainsi, mère vénérable de beauté, offre l'exemple saisissant d'un peuple qui se réveille en pleine clarté de gloire et tout prêt, semble-t-il, à renouer sans effort le présent au passé le plus éclatant et le plus lointain.

Presque seule, pourrait-on dire, la Hongrie échappait aux prises de ces curiosités d'abord amusées, puis ferventes.

Sur la fin de son voyage littéraire autour du monde, la France était entrée en relations, pourtant, avec les voisins directs des Magyars. L'illyrisme ingénieux de la *Gazla* faisait illusion. Le *Catholique* d'Eckstein, et le *Globe* aussi, avaient acquis aux Serbes ou Serviens une sorte de popularité, en commentant, annonçant le recueil de chants de Vuk Stefanovič<sup>1</sup>. Vers 1830 le *Globe* et l'*Universel*, la *Revue Britannique*, Jean-Jacques Ampère à son tour s'occupent de « littérature bohémienne ». Un bon demi-siècle plus tôt, dans les *Anecdotes du Nord* que publiait l'*Année Littéraire*, Pologne et Russie avaient leur part ; aux approches de 1800 l'on avait traduit une *Mythologie Slavonne*, et diverses revues louaient fort un choix des meilleurs auteurs russes<sup>2</sup> ; peu après, H. de Coiffier imitait en français des Romans du Nord ; la langue russe était la matière de plusieurs aperçus historiques dans l'*Universel* de 1829 ; l'*Europe littéraire* en 1833, l'*Epoque* après le *Globe*, consolaient d'un peu de gloire la Pologne vainement insurgée.....

Quant à la Hongrie, à peine si de loin en loin il est ques-

1. En 1834, Elise Voiart publiant ses *Chants populaires serviens* sur la traduction allemande de « Talvj » aura quelques mots isolés sur l'histoire de Hongrie, au cours de son *Abrégé initial*, (t. I. p. 13) sur l'histoire du royaume de Servie.

2. *Le Catholique*, t. I et II ; *Le Globe*, I. 121 ; V. 332, 345 etc. ; VI, 479 ; *Revue Britannique*, avril 1828, p. 225 ; *L'Universel*, I, 481. — J.-J. Ampère, *Littérature et Voyages* (1832). — *Année Littéraire*, 1769, t. VII ; 1771, t. VII ; an IX, t. III, 73 ; *Magasin Encyclopédique*, 1796, t. IV, 498 ; *Bibliothèque Germanique et Bibliographie Universelle*, an IX, 48, *Journal général de la Littérature de France*, 1800, p. 377, etc...

tion d'elle, en passant. *Terra incognita* pourra être encore, même hors de France, le titre des *Notizen über Ungarn* que publie J. Orosz en 1835.

Jadis un *Essai sur les Langues*, de 1777, mentionnait la langue hongroise parmi celles de l'Europe, mais pour l'adjoindre aux langues « cosaque, albanoise, finlandaise, irlandaise, galoise, biscayenne » ; d'où le groupe des « sept petites langues », groupe hétérogène s'il en fut, auquel on ne s'attardait guère. L'*Encyclopédie*, aidant pour sa part à la vogue des littératures lointaines, s'occupa des choses d'Orient, arabes ou turques, hébraïques ou chinoises ; mais en Europe même la Hongrie lui fut ignorée ; la langue hongroise n'était pour elle qu'un « dialecte de l'esclavonne », apparenté aux langues de Bohême, de Pologne et de Russie<sup>1</sup>. — Vers la fin de la Révolution, l'anti-révolutionnaire BONALD se fait *régionaliste* par réaction : il faut laisser, dit-il, à chaque province sa langue particulière, comme une barrière que la sagesse naturelle met au progrès des innovations ; et la langue hongroise de lui fournir un argument : Joseph II, qu'il n'aime guère, cela va de soi, voulait imposer partout l'allemand dans son empire ; il eût mieux fait d'encourager le développement du hongrois. Et cet idiome *provincial* semble être pour Bonald une sorte de patois d'Autriche, comme en France le patois de son Rouergue natal<sup>2</sup>. Une vingtaine d'années plus tard, le *Magasin Encyclopédique*, annonçant le Recueil des Traditions populaires de Büsching, y signalera d'un mot, sans plus, « quelques extraits des chroniques de Bohême et de Hongrie »<sup>3</sup>. Et le seul essai qu'on tente alors pour mettre la France en communication directe avec les lettres hongroises, est un essai qui avorte.

En 1813, le *Mercure Etranger* consacre plusieurs articles signés CHARLES DE BÉRONY à des Notions sur la langue et la littérature des Hongrois : mine inconnue mais très riche à exploiter, dit l'annonce du collaborateur nouveau, « connu par ses traductions de plusieurs ouvrages importants, qui

1. Sablier, *Essai...*, p. 43. — *Encyclopédie*, t. VIII, p. 285 : cf. Rocafort, *Les doctrines littéraires de l'Encyclopédie*, p. 85.

2. Bonald, *Théorie du Pouvoir politique et religieux* (1796), t. III, p. 44.

3. *Magasin Encyclopédique*, 1813, t. V, p. 180.

sait et parle presque toutes les langues de l'Europe ». Il s'agit, on l'a su, du Hongrois BACSÁNYI János, venu à Paris avec l'armée napoléonienne à son départ de Vienne, où déjà il avait passé, de Hongrie, à la suite de difficultés politiques. L'histoire de sa vie, de ses épreuves assez imméritées, a occupé de bons critiques<sup>1</sup>. Écrivain lui-même, ami de KAZINCZY, fondateur d'une revue dans son pays de Kassa, il était qualifié pour nous parler des lettres hongroises, de leur renouveau, et tenter de les faire connaître en France.

Traçant d'abord une esquisse sur l'origine et la langue du peuple hongrois, Bérony proteste contre les erreurs qu'ont répandues les écrivains autrichiens, et contre l'indifférence de l'Europe à l'égard de ses anciens « libérateurs ». La tentative ne manquait pas d'intérêt, et paraissait, ainsi, bien amorcée. Mais elle se poursuivit sans beaucoup d'adresse. Prêchant des lecteurs fort novices, Bérony devait sans doute, une fois traitée la question de la langue et de la race, aller droit aux choses caractéristiques de la jeune Hongrie et de sa littérature récemment rénovée. Mais, désireux avant tout d'affirmer l'ancienneté de la culture hongroise en Europe, il s'arrête longuement aux premiers débuts littéraires de sa nation, puis parle avec complaisance de traducteurs comme RÁJNIS et BARÓTI SZABÓ, son ami du cercle littéraire de Kassa, ou donne toute une biographie détaillée du vieux GYÖNGYÖSI. Quand il vient à des poètes tels que le philologue RÉVAI ou VIRÁG, ou lui-même BACSÁNYI en personne, qu'il loue sans modestie, c'est pour insister plus qu'il ne faudrait sur la forme de leur lyrisme.

Sa collaboration semblait prendre ses aises dans un recueil heureux de l'accueillir. Elle fut brève : dès le début du second tome, la Hongrie n'obtint plus au *Mercur* *Etranger* que de grêles échos de « Gazette Littéraire ». Au quatrième tome fut arrêté l'effort d'Amaury-Duval, Gimguené, Michel Bern, Vanderbourg, Sevelinges et autres amis

1. *Mercur Etranger*, t. I (1813), p. 104, 174 et suiv., 218, 355... ; tome II, p. 32 et suiv., puis *passim* (63, 120, 252, 380). — Sur Bacsányi-Bérony, v. Szinnyei Ferenc, *Bacsányi János* (1904), Hofánszky Lajos, *Bacsányi és kora* (1907), et I. Kont, article des *Mélanges Emile Picot*, 1913, tome I, p. 471-489 : *La première étude française sur la langue et la littérature hongroises*.

des lettres étrangères. Les lecteurs du *Mercur*e avaient eu quelques fragments ou poèmes traduits du hongrois avec assez d'agrément ; par des vers cités dans le texte, ils avaient pu juger de « l'harmonie qui règne dans les poésies des Hongrois ». Mais l'art aussi bien que le temps avaient manqué au critique pour gagner à la littérature hongroise de véritables amis.

Il ne semble pas que, de vingt années au moins, personne l'ait tenté après lui.

Peut-on faire état, pour la littérature, du peu que fournirent sur les choses de Hongrie la *Renommée* (1819-1820), ou d'autres feuilles plus qu'elle encore éphémères ? Le *Journal des Savans* paraît oublier la langue hongroise parmi toutes celles dont il s'occupe et la littérature hongroise parmi toutes les littératures orientales. Raynouard y consacre en 1823. neuf articles aux Chefs-d'Œuvre des Théâtres étrangers ; Suède, Russie, Pologne, Chine ont leur place dans ces études, comme dans la Collection qui se publie : la jeune Hongrie non. De loin en loin, la consciencieuse *Revue Encyclopédique* lui accorde quelque annonce bibliographique : échos de journaux, de sociétés littéraires à Kolozsvár ou Pest, traductions hongroises d'ouvrages étrangers, titres de recueils poétiques, de pièces parfois, et notamment de Charles KISFALUDY. Ici et là, on indique bien que « l'art dramatique fait depuis quelque temps des progrès rapides en Hongrie », ou que « depuis trois ans » les Hongrois sont en progrès considérable, que leur littérature commence à prendre l'essor, que chez eux le domaine des traductions, surtout, s'étend, que parmi le grand nombre d'œuvres allemandes mises en hongrois par Döbrentei et d'autres, et jouées à Pest ou à Stuhlweissenburg, quelques drames nationaux se glissent, que des poètes hongrois s'affirment, les deux Kisfaludy, Kölcsey, Kazinczy. Mais l'Alsacien Golbéry qui rédige ces notices brèves les extrait, à n'en pas douter, de gazettes germaniques : telle, par exemple, celle qui annonce « aux bibliophiles d'Allemagne » des traductions allemandes d'œuvres magyares <sup>1</sup>. Si récent qu'apparût le renouveau

1. *Revue Encyclopédique* (1819-1823), tomes III, p. 579 ; VII, 195, 612 ; VI, 616 ; VIII, 122 ; XX, 430.



littéraire en Hongrie, était-ce là en rendre compte ou en donner l'idée ? Et de quel effet pouvaient être en France ces « Nouvelles Littéraires et scientifiques », isolées, clairsemées à travers quarante tomes compacts, et où nul effort de synthèse n'apparaît ?

En 1822, un article de quelque étendue traite là de la Hongrie, et analyse le voyage qu'y a fait BEUDANT : récit intéressant, auquel nous reviendrons, mais récit d'un Voyage minéralogique et géologique <sup>1</sup>. La même année, les *Mélanges* du pasteur Samuel VINCENT, de Nîmes, considèrent l'Etat actuel des Protestants en Hongrie, mais d'après une notice récemment publiée à Leipzig <sup>2</sup>. La *Nouvelle Revue Germanique* nommera plus d'une fois ou citera par fragments l'*Histoire des Hongrois* de MAJLATH. Mais Edwards étudiant les *Caractères physiologiques des Races humaines considérées dans leurs rapports avec l'Histoire* associe encore, sans plus de façons, les nations « slaves et hongroises » <sup>3</sup>. Et la nonchalance fière de Chateaubriand, visitant à Prague en 1833 son roi déchu, notera simplement, au pays de ce « dialecte bohême » que les Polonais jugent efféminé, comme les Doriens de jadis le dialecte ionien, comme les Bas-Bretons de Vannes le bas-breton de Tréguier : « le slave ainsi que le magyar se prêtent à toutes les traductions : ma pauvre *Atala* a été accoutrée d'une robe de *point de Hongrie* ; elle porte aussi un doliman arménien et un voile arabe... » <sup>4</sup>

Lorsqu'enfin l'Orient et le folklore des deux mondes auront droit de bourgeoisie dans la littérature française, l'*Universel* parlera des « compositions orientales que le zèle des savants se plaît à rendre accessibles pour tous ceux qui ont le malheur de ne pas entendre l'arabe, le turc, le persan, l'indien ou le japonais » : mais qui pense à cette langue orientale vivante qu'est, en Europe, la langue hongroise ? Le

1. Ibid., tome XX, p. 33-53.

2. S. Vincent, *Mélanges*, t. VI, p. 170 ; la notice allemande est du Hongrois Berzeviczy.

3. *Nouvelle Revue Germanique* (1829 et suiv.) ; 3 premiers tomes, *passim* ; t. X (1832), p. 66, sur la diète hongroise de 1830 ; t. XI, p. 115, 125, notice signée J. B. G. — Edwards (1829), p. 79 et suiv.

4. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. VI, p. 116 (Prague, 28 et 29 mai 1833).

*Figaro* annoncera les *Poésies Européennes* de Léon Hatévy, « empruntées à tous les pays d'Europe : poésies allemandes, anglaises, hollandaises, suisses, italiennes, espagnoles, portugaises, russes, polonaises, suédoises, danoises, slaves, illyriennes, grecques modernes » ; et le *Globe*, un recueil de chants populaires « suédois, danois, islandais, écossais, russes, arabes, chinois, espagnols, allemands, etc..., avec les textes originaux et des notices, la traduction française, et accompagnement de harpe ou de piano <sup>1</sup> ». Tout s'y trouve. Mais nulle trace de *csárdás*, de ces « héroïques et passionnées ou mélancoliques *csárdás* », évocatrices aujourd'hui pour nous de tant de rêves : « ...Les héros, sabre en main, étincelants de pierreries, de fourrures et de soie, dans la fumée et la tempête des batailles... Et parmi ces folies du sabre, ces frénésies vers la mort, tout à coup une mélodie tendre comme un souvenir de femmes, des notes voluptueuses et caressantes, comme par les nuits de juin, sous la lune, un chant de rossignol extasié... » <sup>2</sup>

### III

#### INFORMATIONS ALLEMANDES : FOLKLORE ET LYRISME.

L'Allemagne, la curieuse Allemagne, comme diront Irányi et Chassin <sup>3</sup>, avait commencé pourtant son œuvre d'intermédiaire savant, sinon bienveillant toujours, par qui la nature littéraire des Hongrois tente enfin de se révéler à nous.

La *Revue Encyclopédique*, la *Nouvelle Revue Germanique*, on l'a vu, lui ont demandé quelques rares éléments d'information magyare. Et déjà les *Archives* de 1818 extrayaient de la Gazette littéraire d'Iéna une notice sur

<sup>1</sup> L'*Universel*, t. I (1829), p. 131 ; le *Figaro*, 21 septembre 1827 ; le *Globe*, t. VII (1829), p. 320. □

<sup>2</sup> Jean Lahor, *La Gloire du Néant* (1896), p. 48.

<sup>3</sup> D. Irányi et L. Chassin, *Histoire politique de la Révolution de Hongrie* (1859), p. 56.

Körner et sa tragédie de *Zriny*<sup>1</sup>, en attendant qu'un traducteur, dont nous reparlerons, fût tenté par l'historicité d'un roman allemand, la *Délivrance de Bude*.

Le *Catholique* du baron d'Eckstein, cette citerne où puisèrent plus de gens avisés qu'on n'a cru, recommande volontiers à l'attention les pays qui ont encore des chants populaires, où même ils abondent : Irlande, Ecosse, Galles, Allemagne et Scandinavie ; les pays slaves en ont une multitude « et l'on vient d'en recueillir de fort intéressants parmi les Hongrois ». A tort ou à raison, d'Eckstein apercevait dans l'« ombre de féodalité » qui se voit en Hongrie, simplement un « produit de l'imitation des mœurs de l'Allemagne ». Sa brochure de 1827 sur les *Jésuites* montre encore quelle lumière nouvelle se répand sur les siècles passés depuis qu'on explore « en France, en Angleterre, spécialement en Allemagne, les trésors littéraires des peuples Germain, depuis l'époque la plus reculée du Moyen Age jusqu'au siècle brillant de la chevalerie. Normands, Provençaux, Castillans, Scandinaves, Germain, Bretons, Irlandais, Slaves, Hongrois, sont riches d'une poésie longtemps enfouie sous la poudre des siècles »<sup>2</sup>.

Leçon tardive, hésitante et lente, mais qu'on ne saurait négliger. Longtemps, pourtant, les textes magyars seront pour les Français cultivés pis que de l'hébreu. On ne voit pas que même l'admirable linguiste qu'était Fauriel ait tiré parti de l'ouvrage hongrois reçu en 1834 de ses fournisseurs en librairie allemande, Heideloff et Campe<sup>3</sup>. Ni que vingt ans plus tard la *Complete practical Grammar of the hungarian language* de « Csink », ...to which is added a historical Sketch of hungarian Literature, annoncée au Journal général de l'Instruction Publique, ait gagné plus de magyarisants français que les trois grammaires hongroises publiées en notre langue au cours du XIX<sup>e</sup> siècle —

1. *Archives philosophiques, politiques et littéraires*, tome IV (1818), p. 126.

2. *Le Catholique*, t. II, p. 311 (cf. tomes I, chants lituaniens, X Bohèmes, XIV Scandinaves, XV, Russes, XVI Gaëls, etc...) — *Ibid.* t. IV. p. 368. — Eckstein, *Les Jésuites*, p. 43.

3. Bibliothèque de l'Institut, Paris, *Papiers Fauriel*, Inventaire de M<sup>me</sup> Mohl, carton 364 (papiers personnels, notes de libraires).

les deux premières à l'étranger — et rendu accessible même aux savants de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres l'*Évkönyv* que leur adressait de Kolozsvár en 1862 la Société de l'Erdélyi Múzeum <sup>1</sup>.

Timidement, sans un mot de commentaire, le *Mercur de France au XIX<sup>e</sup> siècle* donnait en 1830 trois brèves « Poésies hongroises (magyar) » traduites en prose : la *Maîtresse infidèle*, de FALUDI, *l'Eau, le Vent et la Réputation*, de RADAY, *A ma bien-aimée*, de VERSEGHY <sup>2</sup>. Cet essai d'adaptation, sans doute d'après une première version allemande, n'eut pas de lendemain. En tout cas c'est de l'*Ausland* que la *Revue du Nord*, en 1835, extrait quelques renseignements sur le comté de Bihar et son marché aux femmes : pays de pâtres à demi-sauvages ; « à la première vue, on les prendrait pour des Lapons ou des Samoyèdes ; ils ont même quelques points de ressemblance avec les Chinois » <sup>3</sup>. Ou encore sur les revenus fabuleux du comte Esterházy. Ou enfin sur l'état de la presse périodique en Hongrie : on n'y lit guère que les gazettes allemandes ; bien que les Slaves forment la majorité de la population hongroise, « il n'y a pour ainsi dire pas de littérature périodique slavonne, car de tous les habitants les Slaves sont les moins instruits ».. Aussi, des trois pauvres journaux slaves — c'est-à-dire en langue magyare — que possède toute la Hongrie, le plus répandu n'a-t-il jamais eu plus de sept cents abonnés <sup>4</sup>. En attendant que l'Autriche se chargeât à grands frais, nous assure-t-on, de « populariser la Hongrie à rebours dans toute l'Europe » <sup>5</sup>, c'était présenter les Hongrois à la France sous un jour peu engageant.

La *Revue Britannique*, la même année, était plus pitoyable à la Hongrie « soumise au joug autrichien, forcée de comprimer les élans de son âme et de ne penser, pour ainsi

1. *Journal général de l'Instruction Publique*, tome XXII, 31 août 1853 ; tome XXXI, 25 juin 1862. Sur quelques lecteurs que semble avoir en France la vieille Grammaire hongroise (en latin) de Molnár, voir KONT, étude citée des *Mélanges Picot* (1913), t. I, p. 471.

2. *Mercur de France au XIX<sup>e</sup> siècle*, tome XXXI, p. 294-297 (trad. par A.).

3. Encore y a-t-il ici confusion avec la population roumaine de ce comitat. (N. d. l. Réd.)

4. *Revue du Nord*, tome I, p. 389, 368 ; II, p. 263.

5. Zrinyi János, *Mercur de France* 1900, t. IX, p. 634 et suiv.

dire, qu'à huis clos ». Autant que le « voile mystique » sous lequel elle exprime « ses souffrances, ses passions, ses désirs, ses joies ou ses besoins », son dialecte « totalement inconnu au reste de l'Europe » a fait que la Hongrie n'a pu communiquer avec elle qu'à travers « mille barrières ». Et ce ne sont, pour commencer, que des notices fort courtes, et un peu sèches, sur les principaux représentants de cette littérature bien ignorée, de BERZSENYI à SZEMERE, VIRAG et VITKOVICS, ce « Servien... livré sans réserve à l'étude de la langue magyare », aux frères Alexandre et Charles KISFALUDY et à VÖRÖSMARTY. Encore le plus grand éloge qu'on sache faire de la langue hongroise et du poète Vörösmarty est-il celui-ci : « on dirait que de toutes les langues vivantes le magyar est la seule qui puisse faire revivre la prosodie classique ».

Deux ans plus tard, la même *Revue Britannique* retracera brièvement, mais non sans précision, le Mouvement littéraire en Hongrie, depuis le ix<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours. Ce sera un essai pour restituer ses titres littéraires à ce peuple, distingué entre tous ceux de l'Europe occidentale « par la finesse et la vivacité de son esprit », et pourtant l'un de ceux « où les arts et les sciences se sont développés avec le plus de lenteur et le plus de difficulté ». Dans ce pays longtemps ravagé par des guerres sanglantes, on suit le progrès pénible, heurté, mais sûr, de la culture nationale, de la langue et des lettres, depuis le glorieux Mathias Corvin jusqu'au règne éclairé de Marie-Thérèse et de Joseph II, des premières chansons guerrières chantées en langue hongroise à la cour, des débuts maladroits encore du drame national ou des chroniques historiques en vers, jusqu'au drame de ZRINYI, à l'école « moderne », et enfin aux écrivains de l'âge nouveau, dont on redit les noms déjà glorieux : CZUCZOR, VÖRÖSMARTY, KISFALUDY, KAZINCZY, que l'on baptise, à la polonaise, « Kazinski », HORVAT, d'autres encore. Et voici une conclusion qui promet, et qui pouvait séduire, en plein romantisme français : « Aujourd'hui, c'est la poésie qui domine la Hongrie ; tout se subordonne à son empire » ; et l'on annonce que les chefs-d'œuvre abondent, que « l'efflorescence de talents éclate de toutes parts ; on

dirait que l'on assiste à ce déploiement de la sève terrestre qui jaillit des entrailles de la terre en certains climats, lorsqu'une rosée abondante l'a pénétrée et saturée » <sup>1</sup>.

La *Revue du Nord* elle-même s'était laissée aller à plus de bienveillance ou de justice. Une étude signée là « Sébastien Albin », semble avoir inspiré la précédente, ou puisé plutôt aux mêmes sources germaniques. Le futur traducteur des *Chants populaires de l'Allemagne*, à l'aide des mêmes faits essentiels, mais avec plus de clarté méthodique, retraçait le tardif développement de l'intelligence humaine en Hongrie <sup>2</sup> : « à peine les lettres y sont-elles entrées dans une ère de nationalité ». Malgré une organisation qui n'est pas inférieure, « il s'en faut », à celle des autres peuples européens, malgré leur esprit « vif et pénétrant », malgré la double nature de leur pays qui les fait participer « des qualités ordinaires chez les gens du Nord et à la fois de celles des Méridionaux », les Hongrois ont vu, durant des siècles, leur culture littéraire contrariée par des obstacles extérieurs. Ce fut comme une suite d'étapes, séparées par de longs repos.

Des princes de la maison d'Anjou à Mathias Corvin, puis à Marie-Thérèse et à son fils, on voit se développer l'âme littéraire hongroise, depuis le temps d'Attila, où déjà la poésie était cultivée et honorée, jusqu'au grand poète ZRENYI, « gloire du XVII<sup>e</sup> siècle en Hongrie », jusqu'aux efforts heureux de la littérature récente, affranchie des écoles étrangères, jusqu'au triomphe des « néologistes » sur les « stationnaires ». Là aussi, les principales œuvres poétiques sont énumérées. L'épopée, le lyrisme fleurissent en Hongrie. La littérature dramatique, la prose surtout, sont négligées encore dans ce pays où tous les grands écrivains « étaient et sont poètes » — où d'ailleurs les Jésuites puissants à la Cour ont lutté longtemps, par le latin, l'allemand, voire le français, contre les progrès de la langue nationale, et cloîtré l'art dramatique entre les murs de leurs maisons d'éducation, — où enfin l'organisation politique actuelle fait tort aux « études profondes ». Mais ce bref récit des efforts tenaces d'une nation vers l'indépendance littéraire s'achève sur la

1. *Revue Britannique*, septembre 1835, p. 177-188 ; juin 1837, p. 361-368.

2. Février 1837, p. 171-180.

vision du bel avenir « réservé à cette Hongrie favorisée de tous les dons de la nature. A peine délivrée des entraves les plus funestes, elle a vu, en un demi-siècle, sa littérature s'élever rapidement ; elle peut concevoir les plus légitimes espérances.

Sébastien ALBIN (M<sup>me</sup> CORNU) promettait de faire connaître quelques chefs-d'œuvre de la jeune littérature hongroise. Quatre ans plus tard, elle publiait des ballades — allemandes. Ce qu'elle semblait prête à faire pour la Hongrie, personne avant longtemps ne le fera. Dix années encore, la critique française s'en tiendra à ces articles de revues, assez sommaires, et inspirés par l'étranger.

— QUINET lui-même, un des esprits du temps les plus ouverts aux notions neuves, impatient d'idées neuves plutôt que d'idées claires, Quinet l'ancien disciple de Creuzer à Heidelberg, se borne à ranger, dans la préface de son *Napoléon*, « les Slaves avec tous leurs alliés, Russes, Serbes, Hongrois, Albanais, Grecs modernes » aux côtés des populations orientales, turques, circassiennes, arabes, parmi ceux des peuples modernes chez qui l'on ne trouve pas encore d'« initiative sociale », mais chez qui apparaît « en ce qui regarde l'art, ... cette simplicité primitive qui devance les littératures formées », chez qui l'art est encore un chant, et l'épopée se rencontre sous sa forme la plus simple et la plus élémentaire<sup>1</sup>.

Du moins quelque souvenir de ces tentatives critiques dispersées paraît subsister au travers de la poésie romantique. Vision bien indécise, mais sympathique plutôt.

C'est peu, sans doute, que le jeune Hippolyte DE LA MORVONNAIS ait des *Rêves* comme hantés par des Hongrois, lancés dans les plaines de Flandre ou « du Rhin couvrant l'autre rivage », et dont la cohorte muette de « nos preux » arrête à la baïonnette le « trop brusque transport » ou fait « bondir la tête », quand elle ne les terrasse pas, « rugissants ». D'autant que tel de ces Hongrois est un Germain parfois. Mais bientôt les Œuvres d'Emile DESCHAMPS donneront entre autres poèmes traduits *la Vie*, poésie hongroise, et *le Chant du Maggiar*.

1. Edgar Quinet, *Napoléon* (1836), préface, p. xvii.

C'est peu qu'Amédée POMMIER songe à traduire la reconnaissance de l'Europe envers ceux qui, naguère ou jadis, philhellènes ou magyars, ont combattu le Turc :

Levez-vous, don Juan, Scanderbeg, Huniade,  
Vieux ennemis des Turcs, de la sainte croisade  
Contemplez les héros !

L'Europe entonne en chœur son hymne triomphale... <sup>1</sup>

Mais comment oublier que MUSSET place en 1834 dans son *Lorenzaccio* le personnage de Giomo le Hongrois ? et que l'année suivante l'action de la charmante *Barberine* naît et prend fin dans une Hongrie toute de fantaisie, mais qui semblera faire un peu concurrence à la non moins fantaisiste Bohême des *Sept Châteaux* de Nodier ?

... Versez-moi du Tokay,

Versez aux morts, comtesse : ils ont place au banquet,

chantera BRIZEUX évoquant, il est vrai, l'époque de Louis XV.  
Quand le Victor Hugo des *Châtiments* rappellera

Et l'on buvait à la Hongrie... <sup>2</sup>,

le souvenir qui surgit sera tout autre, nous le verrons bientôt. Avant que l'histoire internationale mît la Hongrie en scène comme héroïne tragique, une simple initiative d'ordre économique avait attiré sur elle enfin l'attention de plus d'un esprit français distingué.

#### IV

LE DANUBE NAVIGABLE. — VOYAGEURS ANGLAIS ET FRANÇAIS.

Dès 1835 et d'après la *Quarterly Review*, la *Revue Britannique* annonçait « le succès d'une entreprise depuis long-

1. H. de la Morvonnais, *Rêves* (1826) ; 2° Rêve, la Bataille de Jemmapes ; 3° Rêve, Le passage du Rhin ; cf. p. 57-58. — Em. Deschamps, *Œuvres*, II, 48, 139. — Am. Pommier, *Poésies* (1832), p. 262 : Une bataille navale.

2. Brizeux, *Œuvres Poétiques*, t. II, p. 94 (la seconde vue). — V. Hugo, *Châtiments*, VII, XIV (Chanson) et *passim*.



temps méditée » et donnait en extraits le journal d'un Voyage sur le Danube et en Hongrie. L'année suivante le voyage complet paraissait à Paris, traduit de l'anglais de Michel J. QUIN : *Voyage sur le Danube, de Pesth à Roustchouk, par navire à vapeur*, et *Notices de la Hongrie, de la Valachie, de la Turquie et de la Grèce* <sup>1</sup>.

Ce n'est qu'une relation de plus entre bien d'autres, qu'on a citées, pour la seule période hongroise de la « Réformation » : celles de Walsh et de Frankland en 1828 et 1829, de Hall en 1836, entre deux relations anonymes de 1836 et 1837 ; celles de Claridge, F. Trollope, Elliott, Hering, en 1837 et 1838, de Gleig et de Paget en 1839, de miss Pardoe et de Trombell en 1840, de Simpson en 1847 : la plupart ne traitant de Hongrie qu'à titre accessoire, et à l'occasion d'un voyage à Constantinople, en Autriche ou en Allemagne <sup>2</sup>. Il y faudrait joindre, pour être juste, les curieux Voyages en Hongrie de deux autres Anglais ; l'un antérieur de peu à cette période ; l'autre, plus ancien et qui fut traduit en français par le Citoyen Cantwel dès 1799 <sup>3</sup>.

Beau pays, encore presque inconnu, disait le traducteur ; aucun voyageur, « de ceux qu'on nomme habiles », n'y a pénétré depuis longtemps. Manque de patience, ou de courage, peut-être « raisons de politique ou de circonspection », les gens illustres qui y ont séjourné « par état » ont gardé le silence. On n'en connaît guère que le sous-sol, depuis l'exploration minéralogique du baron allemand de Born <sup>4</sup>, traduite par Monnet (qui dédiait sa version « aux amateurs de l'histoire naturelle »). Pour le voyageur anglais lui-même, TOWNSON, on l'informait à Vienne que les Hongrois n'aiment ni les Autrichiens, ni leur gouvernement ; et il le constate en effet par ce qu'il apprend et rapporte de la constitution

1. Traduit par J. B. Eyries (2 vol. in-8°, chez Arthur Bertrand, 1836) ; tome I, p. 1-200 environ. Cf. *Revue Britannique*, septembre 1835, p. 252-287.

2. Fest Sándor, *Angolok Magyarországon a Reformkorszakban 1825-1848*, Budapest 1920, p. 39 et suiv.

3. R. Townson, *Voyage en Hongrie, précédé d'une description de la ville de Vienne et des jardins impériaux de Schœnbrunn*, publié à Londres en 1797 ; 3 vol. in-8°, Paris an VIII (réédité en 1803 ; Wieland l'a traduit en allemand).

4. De Born, *Voyage minéralogique en Hongrie et en Transilvanie*, trad. (Paris, 1780), p. ix.

politique et sociale du pays. On lui représentait aussi les Hongrois comme « encore presque sauvages », Mais, accoutumé à « rabattre toujours au moins moitié des rapports populaires », il est allé voir, par Sopron, Eger, Győr, Komárom, Esztergom, Visegrád et Bude, où l'on entrait alors « comme dans un village », jusqu'au delà de la Tisza, dans la partie du royaume « la moins civilisée », par Gyöngyös et la Mátra, Erlau (Eger), un peu de la *puszta*, la « lugubre Debrecen », le plus vaste village de l'Europe, assurément la dernière ville qu'il choisirait pour sa résidence, Tokaj, Schemnitz, Nyitra et Presbourg. Au départ de sa « chère Hongrie », il ne la quittera pas sans regrets : « Les Hongrois sont une race d'hommes qui pensent et agissent noblement. De toutes les nations que j'ai visitées, c'est celle pour qui j'ai conçu la plus haute estime. Je lui dois ce faible tribut de louange, et je m'en acquitte avec plaisir ». On l'a recommandé à quelques personnages, comtes Széchenyi, Festetics, Esterházy, baron Joseph Orczy ; mais dans les Carpathes il est un moment suspecté de propagande jacobine pour la France. Il a consulté des traités de géographie et de statistique. Il s'intéresse à toutes choses, à la route qu'il fait à pied comme au *kocsi* quand il n'use pas du privilège du *forsspont* ; à la foire de Pest comme aux institutions scientifiques, aux costumes et aux usages, aux danses et aux vins, qu'il déguste et compare, sans superstition à l'endroit du Tokaj ; aux Hongroises aussi, à qui parfois il s'attarde en des passages que ses compatriotes lui ont reprochés avec aigreur et que le traducteur ampute, n'osant les rendre. Savant disert, esprit curieux, vif et primesautier, son récit garde encore de l'agrément et de l'intérêt ; la traduction eut du succès, puisqu'on la réédita.

La littérature n'y trouve guère son compte. Ce qui manquait là fut du moins indiqué, plus tard, dans une relation de voyage luxueusement éditée par Richard Bright à Edimbourg <sup>1</sup>. En mars 1815 il est allé par Nyitra, Schem-

1. Richard Bright, *Travels from Vienna through Lower Hungary, with some Remarks on the state of Vienna during the Congress in the year 1814*. Edinburgh 1818, gr. in-4° (avec belles gravures et vignettes) ; voir notamment p. 211, 214 et suiv.

nitz lui aussi, Vác et Debrecen jusqu'à Pest, d'où il rentre par Komárom et Győr ; en avril, ne pouvant regagner l'Angleterre par l'Italie et Paris, il repart à Sopron, Szombathely, le Balaton, Pécs, Mohács, Szekszárd, Székesfehérvár, Veszprém et Gratz. Lui aussi visite les propriétés des Esterházy et des Festetics, voit la foire à Pest, s'initie au système du *forspont*, s'intéresse à la fois aux cultures et aux danses ou à la musique hongroise, à la constitution du pays, à son histoire, à ses fondations savantes, comme aux Tziganes qu'il compare longuement aux *Gitanos* espagnols. Lui aussi laisse à regret ce pays qui n'est point sur le trajet habituel des voyageurs anglais ; il l'a étudié « avec le plus grand intérêt », il y a été bien accueilli, il a foi en son avenir, et dans l'esprit de progrès qui anime l'élite : elle devrait seulement connaître mieux les vrais besoins de la nation.

La nouveauté de l'ouvrage, et qui aurait pu le recommander à quelque traducteur français, était dans le peu qu'il rapporte des lettres et des arts en Hongrie. Les beaux-arts lui semblent y être encore dans l'enfance. S'il juge naturelles les plaintes des Hongrois sur la négligence où l'on a tenu leur langue, il voit encore en elle une langue « locale », peu harmonieuse à ce qu'il lui a semblé, d'emploi plus restreint que celle de tout autre pays ; un tiers à peine des habitants la parlent, et le latin demeure le moyen de communication usuel. Mais sentant bien qu'« on ne saurait juger l'esprit véritable et la condition d'un peuple sans avoir étudié quelque peu le progrès de sa culture intellectuelle », il avait projeté une esquisse de la littérature hongroise. Le temps lui a fait défaut, comme aussi les ressources à Vienne, où les textes sont introuvables : matériaux incomplets, dont la mise en œuvre eût débordé pourtant un simple chapitre de son ouvrage. Mais il a vu à Pest le théâtre hongrois, bien humble encore et pauvre ; il sait quels efforts on fait là-bas pour libérer la scène, surtout depuis la mort de Joseph II et l'abandon de sa lutte contre la langue magyare ; on lui a parlé des premières sociétés dramatiques, le *Magyar Játékszín* ou l'*Erdélyi Játékos Gyűjtemény*, vieilles d'un quart de siècle à peine ; et des poètes aussi, BESSENYEI mort il y a quelque quarante ans déjà, CSOKONAI, KAZINCZY et d'autres,

et KISFALUDY surtout, qu'il croit « de premier ordre » et qu'à Vienne nul ne connaît.

Comment la France ne serait-elle pas excusable de les avoir tous ignorés longtemps encore ? Quelque intérêt qu'ait le voyage du savant BEUDANT même pour qui n'est pas homme de science, si heureux observateur qu'il soit souvent des mœurs et des usages, des Tziganes ou des colons français du temps de Marie-Thérèse, des faits sociaux ou des choses de l'intelligence, ce géologue éminent qui à dater de mars 1818 fit huit cents lieues en Hongrie, par Schemnitz toujours, la Tátra, Tokaj, et de là (renonçant à cause des pluies au voyage de Transylvanie), par la triste Debrecen, Budapest, le Balaton, Pécs et Sopron, les faits littéraires n'étaient point son objet <sup>1</sup>.

A lui aussi les sciences et les arts ont semblé peu avancés en Hongrie, et l'instruction publique très négligée ; à peine si l'Université de Pest et les divers établissements dont elle est comme le centre lui paraissent trancher sur le reste. Il donne une courte page à la langue magyare, si à part des autres avec ses « affixes », d'ailleurs assez douce grâce à l'abondance des voyelles, et plus facile à prononcer pour les Français que pour les Allemands, qu'il y dit rebelles. Bien des « aperçus » d'histoire politique, religieuse ou sociale, dont il enrichit ses deux premiers volumes de Relation historique, sont le fruit des vastes lectures par lesquelles il a eu la sagesse de préparer son voyage. Ce qui est bien à lui, ce qui eût mérité d'être repris à part de ces quatre gros volumes techniques, c'est la vivacité des impressions et la sincérité de la sympathie. Lui aussi a été prévenu, à Vienne, sur les désagréments d'un voyage en cette « vraie Sibérie » ; même le préposé au visa autrichien des passeports se frappait la tête, comme abasourdi : « Von Paris ! nach Ungarn ! » Sur ce pays « que ses voisins calomnient journellement »,

1. F. S. Beudant, *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie pendant l'année 1818*. Paris, 1822, 4 vol. in-4°. (I-II. Relation Historique, dont les observations du savant font une bonne part. — III. Résultats scientifiques. — IV. Cartes). Voir notamment : I, 290, 77, 208, 121, 100, 86, 211, 218, 3-4, 61, 212, 1-2, 68, 5 ; II, 332, 368, 345, 515, etc.

l'un de ceux d'Europe que nous connaissons le moins, reculé, « hors de toutes les routes fréquentées », dévasté longtemps par les guerres extérieures ou intestines, demeuré depuis en suspicion morale, mais qu'il juge heureux enfin après tant de désastres, il a eu plus d'une surprise agréable. Non que les bergers de la *puszta* lui aient fait bonne impression, avec leur figure basanée, moustachue et sauvage, leurs cheveux pendants et gras, leur odeur de crasse et leur « hache » à la main. Mais quelques privations qu'il ait dû subir parfois, l'insalubrité du pays n'est pour lui qu'un conte absurde. La nature a prodigué à la Hongrie « toutes ses faveurs ». Ses peuples, où l'élément magyar, sans dominer, constitue un élément considérable, ont déployé à travers huit siècles une incroyable énergie et, dans leurs erreurs même, conservé toujours la noblesse et la générosité de leur caractère. De la rudesse, une vivacité franche qui va jusqu'à l'emportement, mais une serviabilité accueillante, une hospitalité « patriarcale », un vif enjouement, inconsistant parfois, étourdi, qui donne au caractère « la plus grande analogie avec le caractère français ». Les paysans hongrois sont de fort bonnes gens, et les « pauvres gentilshommes-paysans » ont un caractère particulier, et rare, « de franchise, de noblesse, d'exactitude à remplir leurs engagements ». Chaque Hongrois qu'on a connu, dit Beudant lui aussi, est un ami dont on a peine à se séparer.

Le premier Français lettré qui eut, après Stendhal, l'occasion ou la tentation de s'intéresser à la Hongrie, n'alla pas plus loin sur cette voie que la traduction d'un médiocre roman allemand à base d'histoire hongroise, et une assez curieuse déclaration de sympathie pour la race elle-même. Edouard de LA GRANGE, qui devait mettre en français les *Pensées* de Jean Paul, officier puis diplomate, venu en 1824 de Madrid à Vienne comme secrétaire d'ambassade, puis, après les conférences de Milan, comme chargé d'affaires, s'avisa de traduire la *Délivrance de Bude*<sup>1</sup>, longuement con-

1. *La Délivrance de Bude*, roman historique tiré des guerres des Allemands et des Hongrois contre les Turcs ;... traduit de l'allemand par le traducteur des *Suédois* à Prague de Caroline Pichler, et des *Pensées* de Jean-Paul. Paris, 1829, 4 pet. in-12.

tée par l'intarissable Caroline PICHLER, dont il avait traduit déjà les *Suédois à Prague*. M<sup>me</sup> Swetchine, qui lui écrivait ne pas vouloir lui faire grâce de son voyage en Hongrie, l'accusera de lui avoir « dissimulé ce dernier exploit »<sup>1</sup>. En était-il si peu fier ? De fait, le récit ne semble avoir rien qui le mette beaucoup plus haut que telle récente *Nièce de Tekeli*, roman historique trouvé dans un couvent de Hongrie « le lendemain de la bataille de Raab », dont l'auteur, soi-disant l'abbé Prévost en personne, en réalité un certain JANNINET, semble-t-il, évoque à plaisir Thököly, Rákóczi, Abaffy, et fait conter par l'abbé Brenner son héros « les bizarres événements dont il fut si longtemps le jouet et la victime »<sup>2</sup>.

Non content de mettre en valeur la « haute importance historique » des faits sur lesquels M<sup>me</sup> Pichler a bâti et l'exacritude dont elle s'est piquée<sup>3</sup>, le traducteur en sa préface dit avoir admiré dans la société de Vienne les femmes et filles des Esterházy, Pálffy, Batthyány, Szápáry dont les noms peuplent ces pages, et visité lui-même des villages hongrois habités par des réfugiés protestants venus de France et parlant encore la langue de la patrie. Trop confiant peut-être en ce qu'on lui a dit à Vienne, il loue l'aisance heureuse du paysan magyar, l'humanité du magnat auprès duquel les gens vivent libres sans avoir les ennuis de la propriété. Il invite les « dépréciateurs trop absolus des temps anciens » à méditer sur ces rapports du noble et du manant « chez une nation douce de mœurs et généreuse dans ses sentiments ». Il admire la Hongrie d'être restée à peu près telle qu'elle fut au début du xiv<sup>e</sup> siècle sous les Anjou, soit par une sorte d'aversion bien orientale pour le changement, soit par crainte de perdre quelques parties de ses vieilles libertés. Immobile au milieu des révolutions qui ont renouvelé la face de l'Europe, isolée du monde par des

1. M<sup>me</sup> Swetchine, *Nouvelles Lettres*, p. 51, 140 (1829).

2. *La Nièce de Tekeli*, etc... 1823, 4 vol. in-12 ; cf. HARRISSE, *L'Abbé Prévost*, (1896), p. 424.

3. En réalité, le roman de M<sup>me</sup> Caroline Pichler (*Die Wiedereroberung von Ofen*, 1829), bien qu'elle semble persuadée que l'histoire des deux jeunes Suisses est vraie, est une pure fiction et ses sources sont une nouvelle de Zschokke et un récit pseudo-historique du Comte Mailáth. Cf. Zoltán Baranyai, *Le Bacha de Bude*, Bibliothèque universelle et Revue suisse, juillet 1922.

barrières et de l'Autriche par une double ceinture de douanes, fidèle à son antique constitution, « la féodalité y est encore vivante, armée de tous ses privilèges et environnée de tout son éclat ». Véritable *Fortunatos nimium* entonné à la veille d'une nouvelle révolution, qui devait mettre fin à la carrière diplomatique de l'auteur. Le chant a son couplet à l'adresse des romantiques français, parmi lesquels LA GRANGE comptait plus d'un ami : « O vous qui fouillez avec tant d'ardeur dans les chroniques des temps passés pour vous pénétrer de l'esprit de leurs institutions, secouez la poussière des chartes et des diplômes, allez étudier la Hongrie, vous y verrez le moyen-âge encore debout, palpable, en chair et en os ». Il ne semble pas que les historiens aient prêté l'oreille : lisent-ils les romans, même historiques, et les préfaces ? Tel des poètes qui parfois rêvent un moment de la Hongrie, le dut-il à cette suggestion éloquente ?

Après les gens de lettres, les politiques en congé sont attirés par la Hongrie.

Ancien député, ancien préfet, ancien ministre, que la Chambre des Pairs a condamné par contumace à la prison perpétuelle, le baron d'Haussez fera, peu après la Révolution de 1830, une « excursion dont jusqu'alors peu de gens se sont avisés » en des pays à « civilisation arriérée », loin des routes fréquentées, et où l'on ne va guère sans se plier à des sacrifices dont il convient, il est vrai, de ne pas exagérer l'importance. Retour d'Angleterre, puis de Sicile et de Naples, il va promener en Styrie, Hongrie et Transylvanie son « inquiétude » de proscrit et son humeur chagrine. S'il y constate, en plus d'une région, l'« ubiquité de la langue française », c'est pour aboutir à cette conclusion imprévue, que l'étude des langues étrangères mène au cosmopolitisme d'esprit, qu'il la faut donc limiter à l'élite. Sa visite à d'anciennes colonies françaises ne lui vaut que déception morose : le français de ces gens est bien dégénéré, un « patois mêlé d'allemand et de slave » ; c'est à peine s'ils se souviennent de leur origine, « dont la tradition ne s'accompagne d'aucune sympathie » ; enfin il constate non sans aigreur, lui qu'eux le rappel de ses anciens titres comblera d'aise quoi qu'il

en dise : « mes compatriotes n'ont pas semblé me tenir compte de la peine que j'avais prise pour venir les visiter ». Au bout d'un siècle, des colonies allemandes établies elles aussi par Marie Thérèse n'ont pas introduit en Hongrie un seul de leurs usages, pas même la consommation de la pomme de terre : « que l'on vienne me parler de l'influence de l'exemple sur l'éducation des peuples ! » N'attendons pas en cet homme déchu un ami du progrès ni des idées nouvelles. On veut lancer, à grands frais, un pont permanent de Bude à Pest ? mieux vaudrait réparer les routes, et en établir ; « avant de faire du luxe, on doit s'occuper du nécessaire ; créer une grande ville, c'est fort bien, mais il lui faut des communications étendues et faciles ». A quoi bon faire sonner sans cesse aux oreilles hongroises le « mot électrique » de liberté ? Sous bien des rapports, la Hongrie est demeurée telle qu'elle était « il y a vingt siècles ». Par sa prétention à se régir elle-même, son affectation d'indépendance, son « âcreté » à distinguer ses intérêts et ceux des autres Etats de l'Empire, elle ne fait que priver le souverain « des moyens de travailler efficacement à son bonheur ». Regrets d'un régime périmé qui pourtant n'apportait pas avec lui le bonheur ni l'indépendance, fierté qui se blesse de toutes modifications à ce régime et dédaigne les « avantages incontestables » dont s'accompagnent les restrictions de ses libertés : « le gouvernement autrichien est presque dans l'impossibilité de rien faire ». Et pourtant « il y aurait à faire », sans que notre voyageur sache trop quoi. Il a noté partout une « recrudescence d'esprit national » : la Hongrie ne veut pas être confondue avec l'Allemagne ; elle veut être une nation ; la première gazette hongroise a paru ; le hongrois est à peu près seul parlé à la Diète, « les poètes se sont remis à l'employer pour rendre leurs inspirations », et de toutes parts le costume national reparait. Sauf quelques lignes, plus tard, sur l'Université de Pest et ses « professeurs distingués », la riche Bibliothèque, le Musée d'Histoire naturelle, c'est tout ce qu'on trouvera ici qui intéresse les choses de l'esprit. Mais entre Bude et le Balaton, puis Presbourg et Sopron, puis « dans tous les sens », ou du moins entre Pécs et Temesvár, Debrecen et Pest, nombre d'observations directes, parmi une informa-



tion livresque abondante : sur les habitations et auberges, les routes, la poste et le « forch-pan », les costumes, les danses d'hommes ou de femmes, les mœurs des diverses classes sociales, toutes accueillantes, depuis le paysan, ce « lazaronne du désert » à la politesse parfois excessive, jusqu'à une aristocratie raffinée où les relations acquièrent très vite « un caractère d'affection ». Quelques détails locaux exacts, bien saisis à travers ce « vaste Capharnaüm où sont confondus tant de peuples » : de l'ancien harem de l'île turque en face d'Orsova, tel qu'on pouvait le voir encore il y a moins de vingt ans, « entouré de hautes palissades en planches soigneusement jointes », au bivouac nocturne dans l'Alföld et même, si l'on veut, à Bude la déserte, avec ses églises aux tours carrées où l'on s'attendrait, « chaque fois que l'heure sonne, à voir un iman apparaître » <sup>1</sup>.

De même, et dès le lendemain de 1830, MARMONT, maréchal duc de RAGUSE, fit de Vienne où l'on avait accueilli à son brusque départ de France, un premier voyage à Pest, par Sopron, Szombathely, la rive sud du Balaton, Székesfehérvár, Bude, Esztergom, Schemnitz et Presbourg. Il revit la Hongrie en avril 1834, entre Vienne et Pest, par Győr et Komárom, et repartit de la capitale par Kecskemét, la Tisza et la route d'Arad, de Transylvanie et de Bukovine, comme début d'un vaste voyage scientifique en Russie méridionale et en Orient, jusqu'en Egypte <sup>2</sup>. Il avait préféré cette route à la route de Galicie, les pays à traverser lui paraissant « pleins d'avenir ». Ce militaire s'arrête au champ de bataille de Raab (Győr), à la citadelle de Komárom, mais n'en admire pas moins le coup d'œil imposant de Bude, jadis l'échelon offensif des Turcs, qui « impose au voyageur » et rappelle le moyen-âge.

Plus encore qu'à la prospérité croissante du pays, qui

1. Baron d'Haussez, *Alpes et Danube ou Voyage en Suisse, Styrie, Hongrie et Transylvanie, pour faire suite au Voyage d'un Exilé* ; 2<sup>e</sup> édition, Paris, 1837, 2 vol. in-8° (tout le tome I<sup>er</sup> est consacré à la Suisse). Voir tome II, pp. 183, 280, 211, 354, 361-362, 8, 13, 196-198, 14, 11-12, 357, 18, 22, 358, 345, 268.

2. Voyage du Maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Egypte. Tome I. Paris, 1837, p. 1-75 environ.

peut devenir « un des plus beaux et des plus riches de la terre », plus qu'à l'agriculture, aux jardins de magnats, aux mines, il prête son attention à l'état politique et social, et cet homme qui avait suivi Napoléon presque jusqu'à la fin, suivi Louis XVIII à Gand, puis Charles X en Angleterre, se trouve, hors de France, quasi libéral. Il note dans tous les esprits, en Hongrie, un sentiment très vif des besoins du pays et des réformes nécessaires ; mais les innovations les plus heureuses sont combattues, « les idées confuses se croisent, on veut et l'on ne veut pas » ; les gentilshommes, d'autant plus fiers de leurs privilèges qu'ils sont pauvres, sont un embarras social très grand pour la Hongrie, dont la constitution, l'organisation économique, portent encore « le cachet du Moyen Age » ; les velléités libérales fougueuses mais indistinctes des jeunes magnats, leur « aberration », comme il dit, gênent elles aussi l'amélioration de l'ordre général ; mais « tant que les préjugés, qui tiennent à l'ignorance et à l'absence des plus simples notions du bon sens, ne seront pas déracinés, le pays restera stationnaire et privé des immenses améliorations dont il est susceptible ».

Observateur sagace qu'on excuserait presque d'avoir négligé l'aspect littéraire et intellectuel de la question magyare, puisqu'il a le mérite d'en juger par ailleurs avec une remarquable liberté d'esprit, MARMONT est l'un des derniers voyageurs notoires qui aient suivi les routes de Hongrie et recouru à la « poste des paysans ». A l'époque de son second voyage, une voie nouvelle, aisée, s'ouvrait.

On parla davantage de la Hongrie, le nombre de ceux qui la connurent se multiplia, mais la notion que chacun en prit n'y gagna que fort peu.

La nouvelle du passage du Cap, a-t-on dit, ne produisit pas plus d'impression en Europe que, parmi les Hongrois, celle de l'arrivée du comte SZÉCHENYI au delà des cataractes du Danube, dans sa barque légère construite en plein quai de Pest<sup>1</sup>. L'Europe aussi en sut bien quelque chose. Dans le fracas de la question d'Orient, l'œuvre du

1. E. Thouvenel, *La Hongrie et la Valachie* (1840), p. 33.

Danube navigable jusqu'à la mer fit son bruit. Le *Voyage* de Michel J. QUIN eut un vrai succès en France ; Barbey d'Aurevilly encore le lira <sup>1</sup>.

Une compagnie allemande s'était constituée vers 1830. Peu après on avait fort opportunément découvert un gisement houiller aux bords même du fleuve. Le voyageur anglais se préparait à faire par voie de terre lui aussi le trajet Paris-Vienne-Belgrade-Constantinople. Apprenant à Paris, dans l'été de 1834, la mise en service des premiers *steamboats* de Vienne à la mer Noire, il ne put résister « au désir de faire connaissance avec une route si neuve et si attrayante » <sup>2</sup>.

Son exemple fut suivi. En 1836 un homme de lettres français, SAINT-MARC GIRARDIN, traverse lui aussi l'ancienne Hongrie, par eau, de bout en bout, et envoie sa relation au *Journal des Débats*. Et pour qui put admirer ces paysages, « des plus beaux qui soient au monde », dit fort justement Saint-Marc Girardin, c'est une bonne fortune que de rencontrer dans l'œuvre du critique, aimable et un peu oubliée, les confidences alertes et primesautières d'un jeune député en voyage d'études, et qui au long du trajet admire à grands yeux un pays dont il lui semble parfois découvrir la solitaire beauté <sup>3</sup>.

Par le Danube aussi, en 1837, dès Vienne pour les uns, et pour les autres à partir de Pest, s'en va l'expédition scientifique d'Anatole de Demidoff « dans la Russie méridionale et la Crimée, par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie » ; Raffet est du voyage, et l'illustrera <sup>4</sup>. Cette route « nouvellement conquise par la vapeur » à travers des pays « peu fréquentés d'ordinaire », ajoute à « l'intérêt piquant de la nouveauté ». Le Danube a gagné sa place parmi les fleuves voyageurs et commerçants de l'Europe ; il est « pour ainsi dire d'invention moderne ». Tout en déclarant qu'il laissera de côté les

1. Barbey d'Aurevilly, *Premier Memorandum* (1856), p. 85, 97, 99.

2. *Revue Britannique*, septembre 1835, p. 258.

3. Saint-Marc Girardin, *Journal des Débats* du 3 octobre au 2 décembre 1836 ; repris en volume dans *Souvenirs de Voyages et d'Etudes* (1852), tome I, p. 158-232, 309-318.

4. A. de Demidoff, *Voyage....* (exécuté en 1837 sous la direction de M....) ; 4 vol. in-8, tome I, Paris, 1840, p. 40-106, de Vienne à Bukharest, voir notamment p. 41-48, 80-82, 44.

« généralisations brillantes » que le Danube a fournies à plus d'un récent publiciste, et notamment au spirituel chroniqueur des *Débats*, le rédacteur du *Voyage* ne cache pas que ces *Lettres* étaient bien faites pour le porter, lui aussi, entre ces deux rives. Un mot de l'inégalité fiscale sur le « noble sol » de la Hongrie ; un aperçu de ses « chemins délabrés », de la poste paysanne, inférieure aux éloges récents « d'un illustre personnage français » ; un arrêt à Presbourg, où la chambre de la Diète est comme une vaste salle de collège ; une vue de la « noble résidence » qu'est Bude, avec ses bains orientaux, ses clochers en métal presque semblables à des minarets ; et puis, entre les « éternelles et pâles prairies du Danube », un jour de navigation jusqu'à Mohács, et de là vers l'Orient : après les avoir séparés si longtemps, le Danube opère peu à peu une « fusion de deux mondes ».

Sans doute mis en goût par eux, trois ans plus tard Edouard THOUVENEL utilise à son tour le « service régulier de pyroscaphes » établi entre les deux capitales, Vienne et Constantinople. Il consacre au voyage de Hongrie quelques-unes des meilleures pages de son livre *La Hongrie et la Valachie* ; en 1843, le *Journal de l'Instruction publique* étudiera ce qu'il y disait concernant l'état de la littérature et de la culture intellectuelle en ces contrées <sup>1</sup>,

MONTALEMBERT lui aussi fut tenté ; M<sup>me</sup> de Montalembert surtout. Le parti catholique, dont Lamennais et le groupe de l'*Avenir* avaient rallié les énergies renaissantes, venait d'être intéressé à la Hongrie par le beau récit que Montalembert consacre en 1836 à la Vie de sainte Elisabeth. A vrai dire on n'y pouvait apprendre que peu de chose sur le pays d'origine d'Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe. Livre singulier et charmant, sera-t-il dit plus tard, et qui n'est qu'une « ravissante légende », à laquelle l'Introduction donne seule une valeur historique <sup>2</sup>. L'auteur s'était renseigné à Marbourg, aux bibliothèques ou musées d'Allemagne, de Flandre et d'Italie, aux chroniques germaniques et

1. *Journal de l'Instruction Publique*, 4 février 1843 (tome XII. p. 58) ; compte-rendu par Dubief.

2. A. de Pontmartin, *Nouvelles Causeries Littéraires*, p. 159, 165 (à propos de la 6<sup>e</sup> édit. de l'ouvrage, 1855).

médiévales. L'œuvre lue, la Hongrie demeurait « cette terre à moitié inconnue, à moitié orientale, frontière de la chrétienté, qui se présentait sous un aspect mystérieux aux imaginations du Moyen-Age. » Elisabeth avait quitté sa Hongrie à quatre ans, dans un berceau d'argent massif, déjà fiancée au duc de Thuringe ; elle n'y revint que onze années après, mariée, et pour fort peu de temps ; puis cette veuve de vingt ans eut l'héroïsme de n'être plus qu'une chrétienne, et dans son cœur exalté mortifia les chers souvenirs de son enfance tout aussi bien que les joies de sa vie de princesse et que ses plus intimes affections de femme et de mère <sup>1</sup>. Mais ce livre de foi ardente et de piété délicate émut les consciences catholiques, enchanta bien des âmes croyantes, apaisa bien des peines, avant même d'être pris pour modèle d'un genre par lui renouvelé, sinon donné à la littérature chrétienne <sup>2</sup>. Du moins les fervents pouvaient être attirés vers cette « lointaine Hongrie », mystérieuse encore et comme parée de son mystère, dont la maison royale, avec ses trois princes canonisés, Etienne, Emeric, Ladislas, semblait « destinée à servir en quelque sorte de pépinière pour le ciel », et que la sainte femme avait abandonnée pour l'édification de l'Occident <sup>3</sup>.

MONTALEMBERT, en tout cas, fut gagné lui-même à la Hongrie par sainte Elisabeth. Il n'avait pu d'abord qu'essayer vainement de voir son tombeau, à Presbourg. Il refit le voyage peu après, il le refit plus long, et visita la contrée qu'il avait à peine entrevue. Il n'y était plus amené par la seule mémoire de la sainte ; il partait chargé par Thiers d'une mission diplomatique en Orient. Mais Elisabeth de Hongrie, déjà chère à son âme de chrétien et d'artiste, chère à son cœur de frère par le souvenir d'une Elisabeth perdue et tendrement aimée, lui était devenue plus chère encore par la découverte récente que M<sup>me</sup> de Montalembert, née de Mérode, était de sa postérité. Elle qui, au dire de son mari « ne rêve qu'aventures et romans », préféra de beau-

1. Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie* (éd. de 1876), t. I, p. 9, 6, 126, 203, 319, 209.

2. Le P. Lecanuet, *Montalembert*, t. I, p. 466-471.

3. Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie*, t. I, p. 6, 126 ; II, 294, 308.

coup la nouvelle voie fluviale, malgré les incommodités dont il lui faisait peur, même les dangers qu'il redoute pour elle au passage des Portes de Fer. Et ce long voyage à deux à travers la Hongrie, commencé par un pèlerinage au « délicieux Mariazell », fut lui-même un pèlerinage rétrospectif vers un pays aimé avant d'être connu. Quand Montalembert y retournera vingt ans plus tard, l'accueil déférent et enthousiaste qu'il reçut des Hongrois allait non pas seulement au Français et au politique éminent, mais à la fois au membre de l'Académie Hongroise, à l'ami éprouvé du patriote Eötvös et de la Hongrie, à l'un des premiers artisans de sa popularité dans la France catholique <sup>1</sup>.

Les Français qui traversent ainsi la Hongrie par bateau à vapeur sont des voyageurs un peu sacrifiés aux ballots, et que surprennent des horaires très imprécis, des haltes forcées de trois jours à telle escale, mais des voyageurs enthousiasmés. Les uns et les autres s'embarquent à Vienne, au bout du Prater. L'Anglais, lui, dédaignait déjà le parcours Vienne-Pest et prenait le bateau là seulement, satisfait de s'engraver fort bien entre Pest et Semlin, malgré les « roues de la mécanique », et le capitaine britannique, et le mécanicien natif de Birmingham <sup>2</sup> ; il va d'ailleurs de surprise en surprise ; son flegme humoristique s'attarde complaisamment aux incidents imprévus de la route, mais il note les beautés principales. Un ami de Montalembert l'envie de contempler cet « admirable pays », et l'on regrette, en vérité, de n'avoir sur le passage du voyageur que des impressions bien rapides. Thouvenel, plus attentif pourtant aux constatations d'ordre économique et international, se laisse aller volontiers à son admiration, dès Bude, « l'ancienne ville turque, aussi fièrement assise sur sa montagne qu'un pacha sur son divan ». Saint-Marc Girardin, lui, s'enthousiasme à ce voyage du Danube, surtout en frontière

1. Le P. Lecanuet, *Montalembert*, t. II, p. 115, 123 ; III, 272. — Montalembert, *Correspondance avec L. Cornudet*, t. II, p. 198, 229, 231. — I. Kont, *Montalembert et Eötvös*, Revue Bleue, 1907, t. I, p. 273 et 532. — Concha Gyöző, *Eötvös és Montalembert barátságáa*. 2<sup>e</sup> éd. Budapest, 1922.

2. Revue Britannique, septembre 1835, p. 262, 265. — M. J. Quin, *Voyage...*, t. I, p. 7.

de l'ancienne Hongrie, plus encore que devant les plus majestueux sites dauphinois ou valaisans. En attendant que la Grèce, comme à Quinet, comme à d'autres contemporains, lui fasse chérir moins la chère Allemagne de sa jeunesse, qu'il retrouve dans l'Attique diaphane « sa patrie et ses foyers littéraires », et voie s'y ranimer sa « foi languissante » et sa « ferveur littéraire... perdue peu à peu dans les distractions de la politique », sa traversée de la Suisse danubienne le ravit. Et le « cours d'histoire fort instructif » qu'est pour ce parlementaire la descente lente du Danube magyar, se poétise pour ce lettré de tout un éveil de souvenirs : de l'esprit, du cœur ou des yeux, anciens ou récents, rians ou grandioses <sup>1</sup>.

Ainsi la constitution d'une société de navigation intérieure à vapeur pouvait jouer un rôle important dans l'initiation de la France à la Hongrie. Après être restée si lointaine, si cachée aux regards, la Hongrie s'ouvrait tout à coup. Les premiers visiteurs français étaient des esprits distingués ou curieux. De Montalembert comme de Saint-Marc Girardin, à d'autres titres, Thouvenel eût pu dire que son nom était « cher à toute la jeunesse <sup>2</sup> »... La Hongrie frémissait alors du sentiment de sa dignité nationale mécon nue et de sa valeur ethnique étouffée. Après une période de décadence et d'atonie, elle avait depuis cinquante ans pris beaucoup à la France pour le renouveau de sa littérature. Son jeune patriotisme et son romantisme s'éveillaient l'un et l'autre, l'un par l'autre, vigoureux et ardents, au chant d'une poésie essentiellement nationale, « une des plus belles qu'aient produites les littératures européennes <sup>3</sup> ». Pourquoi faut-il que l'un nous ait été connu après la fin de notre romantisme, et que les premiers élans de l'autre soient demeurés longtemps inaperçus ou incompris ?

Si elle ne s'ennuyait pas encore, ainsi que le croira Lamartine en 1846, la France était distraite, ou préoccupée. Dès

1. Revue Britannique, *ibid*, p. 269. — Thouvenel, *La Hongrie et la Valachie*, p. 15. — Saint-Marc Girardin, *Souvenirs*, t. I, p. 203-209, 192.

2. Thouvenel. I, p. 299.

3. J. Kont, *Etude sur l'influence française en Hongrie* (1902), p. 159, cf. 56, 67, 218.

1834, le même Lamartine s'écriait à la Chambre : « Je ne veux pas que la Turquie périsse, qu'un vaste empire soit refoulé dans le néant ou dans les déserts de l'Asie <sup>1</sup> ». Question du siècle et question du monde, comme il disait, la question d'Orient dès lors passionnait la France. Elle fut son roman favori, assure Saint-Marc-Girardin, qui s'en déclare lui-même « ensorcelé <sup>2</sup> ». Or, en littérature comme en politique, la Hongrie était partie intégrante de l'Allemagne, et quand la *Revue des deux Mondes* parlera des lettres hongroises, beaucoup plus tard, ce sera d'abord au titre : *Revue littéraire de l'Allemagne*. On gardait les yeux fixés plus loin que la Hongrie. Lamartine avait pris la voie de terre pour revenir d'Orient, mais la relation de son voyage s'arrête à Semlin, aux portes du pays magyar. Une image, unique, semble-t-il, mais belle, se lèvera plus tard dans sa mémoire : est-ce une image vue, personnelle, que celle de la « statue de bronze » que dresse « dans les steppes du Danube, le noble pasteur équestre hongrois <sup>3</sup> » ? L'Anglais M. J. QUIN, THOUVENEL, SAINT-MARC GIRARDIN lui-même, n'ont fait en somme que donner un regard à la Hongrie, en passant. Les uns et les autres y ont été sensibles surtout aux contrastes extérieurs.

Les uns et les autres louent fort, comme une « belle idée », comme la solution d'une « question capitale » pour la Hongrie, l'initiative hongroise de faire du grand fleuve, grâce à la vapeur, une route continentale de l'Occident à l'Orient. Bon pour les gens grincheux, comme naguère le baron d'Haussez, de se demander quelle utilité aura pour la Hongrie la réalisation de cette « idée fixe » de Széchenyi. Immense service rendu à l'Europe, reconnaissait-il, mais en Hongrie l'industrie est nulle, le commerce et les professions mécaniques sont méprisés : « les voyageurs, qui monteront ou descendront le Danube ne laisseront pas sur ses bords une seule idée que la civilisation puisse faire tourner à son-

1. Lamartine, *Vues, discours et articles sur la question d'Orient*, p. 25, et préface.

2. Saint-Marc Girardin, *Souvenirs*, t. I. p. VII, IX.

3. Lamartine, *Cours familier de Littérature*, tome XIII, (1862), p. 187 (à propos du *Phidias* de L. de Ronchard).



profit... »<sup>1</sup>. L'Anglais accomplit une partie du voyage avec le comte SZÉCHENYI, et sait parler comme il convient de cette haute figure historique, une des plus nobles de la patrie magyare. Thouvenel égale aux grandes créations de Rome — le modèle était si proche ! — l'admirable route qui porte le nom de Széchenyi, « toujours attaché aux projets vraiment utiles et patriotes » ; et déjà Saint-Marc Girardin célébrait en elle « un des plus beaux travaux de notre temps<sup>2</sup> ». Mais la double entreprise ne les intéresse guère que du point de vue économique et européen. De la nation hongroise ils aperçoivent bien peu de chose.

Quant à la langue, ils n'en prennent de notion d'aucune sorte. A peine s'ils en remarquent le réveil et la vie ranimée. Tant bien que mal, l'Anglais se forge avec quelques bribes de latin « une méthode de converser agréablement », regrettant toutefois de ne pouvoir ainsi s'entretenir avec les dames du bord ; il note comme une « innovation prodigieuse » le fait qu'une gazette se publie à Pest en langue hongroise. THOUVENEL, le dernier en date des trois voyageurs, loue les efforts tentés par Széchenyi et la Diète pour développer l'usage de la langue hongroise en Hongrie ; mais l'emploi assez général du latin aux lieu et place de l'idiome national lui fait l'effet simplement « d'une chose bizarre ». SAINT-MARC GIRARDIN s'égaye des journaux latins de Presbourg et de leur *exactum conspectum novissimae crisis ministerialis*, mais paraît fort heureux de pouvoir, à son retour par les montagnes, s'entretenir en latin de la Table de Trajan, de Napoléon, d'autres sujets encore, avec l'« absolutus philosophus » qu'est son charretier du Banat, loquace et polyglotte<sup>3</sup>.

Pas plus que Thouvenel après lui, il n'a pénétré jusqu'à l'âme de ce peuple, pourtant si neuve. Il a visité Presbourg, la capitale officielle d'alors, et avant toute autre chose les salles où siégeaient les deux « Tables », ces sœurs aînées de

1. D'Haussez, *ouvr. cité*, t. II, p. 293-295 et 30-32.

2. Saint-Marc Girardin, p. 218, 233, 206 ; p. 253 ; *Voyage*, I, p. 167 ss ; Thouvenel, p. 142, 40.

3. *Revue Britannique*, p. 263 ; *Voyage*, I, p. 29, 167 ; Thouvenel, p. 40 ; Saint-Marc-Girardin, p. 171, 309.

nos deux Chambres. Non sans esprit il en loue la simplicité, « qui couvre tout ici » : n'a-t-il pas trouvé des salles en carré long et non en hémicycle ? et, dans l'une, deux énormes contrebasses laissées là par l'orchestre d'un dernier concert auquel la salle a servi ? « Que dirions-nous, ajoutez-il, nous tous simples députés, que dirait notre illustre président, si dans l'intervalle des sessions on s'avisait de donner un concert dans la salle de nos délibérations ? »

THOUVENEL qui lui emprunte ces traits entre quelques autres, étudie assez au long la constitution hongroise ; mais c'est avant tout pour indiquer « de quelle manière cette machine vieillie fonctionne encore au milieu d'une société moderne ». Il a vu, sur le quai de Pest, des paysans magyars dans leur costume national. Peu flatté vraiment, le portrait physique qu'il en trace est commenté ainsi : « A les voir couchés sur la paille, au milieu de leurs petits chevaux et de leurs légères charrettes, on peut se croire tombé dans une horde de sauvages. Dix siècles ont passé sur ce peuple sans effacer son caractère. Le Magyar d'aujourd'hui est le digne fils du Magyar d'autrefois... La présence de cette race à part au milieu d'une ville civilisée, ce souvenir du IV<sup>e</sup> siècle encore vivant au XIX<sup>e</sup>, forment un spectacle auquel les yeux et l'esprit s'habituent difficilement <sup>1</sup> ».

Moins prompt aux jugements définitifs, SAINT-MARC GIRARDIN a voulu, pour s'initier à la connaissance de la « vieille Hongrie », visiter un des châteaux de la famille Esterházy, « descendante d'Attila ». Ailleurs, il étudie l'état des paysans en Hongrie, et les rapports que la loi établit entre eux et leurs seigneurs. A ses yeux pourtant l'« aspect de nouveauté » qui partout l'a frappé, est une caractéristique suffisante de la Hongrie en général, et de la Hongrie qu'il observe. Malgré l'antiquité de son histoire, malgré sa Diète quasi millénaire où l'aristocratie seule a droit de siéger, ce pays est un pays neuf. « Bude a des souvenirs, chose rare en Hongrie. » Voyez Pest et Bude : la Chaussée d'Antin et le Marais — le Paris d'aujourd'hui et le vieux Paris. Impression exacte sans doute, mais impression

1. Saint-Marc Girardin, I, p. 166, 186 ; Thouvenel, p. 3, 71 ss., 39.

de surface. Saint-Marc Girardin n'est guère allé plus avant.

Il a cru distinguer dans la Hongrie deux mouvements d'opinions. L'un, « qui éclate partout aujourd'hui et surtout dans les conversations et les espérances des Hongrois », lui paraît sérieux et efficace, comme étant tourné vers l'avenir. C'est le mouvement politique ; et Saint-Marc Girardin loue bien haut les récentes mesures de la Diète, lois d'amélioration sociale, purement libérales, et toutes faites dans une vue d'intérêt public. L'autre, mouvement national, ou plutôt simple « ferveur de nationalité », lui a semblé superficiel ou factice, comme tout ce qui se rapporte au passé. « Au premier coup d'œil », on peut s'imaginer que c'est l'esprit national plutôt que l'esprit politique, qui travaille la Hongrie renaissante et ranimée. Erreur : « la nationalité ne se réveille que par occasion ». Que Ferdinand I<sup>er</sup> de Vienne soit à Presbourg et à Pest Ferdinand V, que la Diète encourage « comme preuve de fierté et de vigueur nationales », un mouvement, « fort bon » en soi, de restauration de la langue hongroise : soit. Dans la monarchie autrichienne, deux peuples se sont ainsi « épris de goût pour leur ancienne langue » : la Bohême et la Hongrie. « Mais cela ne peut guère aller plus loin que la littérature, sous peine de faire tort à la civilisation européenne. La civilisation européenne vit en faisceau... » Belle solution, aisée autant qu'égoïste, à l'angoissant problème des races. Si les patriotes hongrois du xvii<sup>e</sup> siècle, Rákóczi et Thököly, avaient pu réussir, que fût devenue la Hongrie ? « un pachalik ou un hospodorat ». Souhaitons donc, pour le faisceau de la civilisation européenne, et pour la Hongrie, que Thököly et Rákóczi soient bien morts. Au reste, « le temps, qui use tout, a fini par user ce sentiment d'indépendance et ces goûts de séparation ». Aussi l'Autriche ne craint-elle guère le mouvement national de la Hongrie ; « elle le tracasse, si j'ose ainsi parler, plutôt qu'elle ne le contrarie <sup>1</sup> ».

Sans doute les révolutions ne se prévoient pas douze ans à l'avance, et rien n'est plus indistinct parfois qu'un grand

1. Saint-Marc Girardin, I, p. 158 174, ss., 190, 164, 190, 169, 183, 171, 173, 182.

mouvement littéraire qui naît. Mais, pour être double, la méprise de Saint-Marc Girardin n'en fut que plus complète. A l'heure où il parle de la langue hongroise comme d'un « patois » désuet, le romantisme éclôt en triomphe dans la Hongrie ; déjà Vörösmarty chante, et les Kisfaludy ont donné à leur pays un théâtre national ; quelques années encore, Petöfi Sándor apparaîtra ; quelques autres, et l'optimisme historique de Saint-Marc Girardin, et ce « respectueux attachement » des *Débats* « pour la vieille puissance de l'Autriche », que Boldényi raillera sans rancune <sup>1</sup>, auront l'un et l'autre reçu des faits un premier démenti.

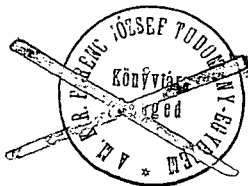
## V

## LA LEÇON DES FAITS.

On n'en était pas resté là de tout point. Dix ans plus tard, un autre voyageur, moins novice, avait vu plus clair dans un état de choses que le temps écoulé accentuait vite ou aggravait.

Xavier MARMIER date de septembre 1846 la préface de son itinéraire *Du Rhin au Nil* : après avoir vécu dans les pays du Nord, il a voulu voir l'Orient, sans objet préconçu, philologique ou autre ; par « libre désir de vérité » il a cru pouvoir, sans changer de principes, se faire « conservateur aristocrate en Suisse, progressiste en Autriche, réformateur en Hongrie » et révolutionnaire ailleurs. Il lui a paru impossible de ne pas visiter telles qu'elles sont l'Autriche, inerte et affaissée « par l'excès de son système stationnaire », la Hongrie « agitée par un ardent besoin de réformes, exaltée par ses souvenirs de nationalité », la Turquie agonisante, tel un lac qui se dessèche. Par eau lui aussi, il va de Vienne à Presbourg, Esztergom, Pest et Bude, puis Semlin. Il voit lui aussi les salles de la Diète dans la capitale officielle dont les Hongrois ne veulent plus, trop proche de Vienne et peuplée en grande partie de Slovaques et d'Allemands. Il

1. Boldényi, *La Hongrie*, journal hebdomadaire, 29 juillet 1848.



entrevoit au moins les « plaines silencieuses et tristes, ... ces steppes désolés, ... ces déserts hongrois », dont on lui fait dans le pays, assure-t-il, « la plus sombre peinture ». Il passera dans un village hongrois, y restera plus qu'il ne désirait, évoquera les villages russes, mieux construits, les Lapons du Finmark, à l'air plus civilisé<sup>1</sup>. Il plaindra l'« excellente terre de Hongrie », gaspillée, outragée par les gentilshommes prodigues et les Juifs, et méditera dans la « plaine fatale » de Mohács — pendant un arrêt du bateau. Il voit encore en place les 82 pontons entre Pest et Bude, et, lui aussi, la foire dans la capitale, et des attelages de paysans en plein quai. Sensible, comme ses devanciers, à l'essor commercial de Pest, il notera la disproportion qu'il y a entre l'immense étendue de cette simple *province* autrichienne et le chiffre de sa population, trop faible pour tant de terres, assez fort pour constituer un peuple indépendant ; l'antinomie radicale entre ce tiers de l'empire, avec ses institutions parlementaires, et les deux autres tiers, complètement asservis, entre l'élan de cette race ardente et les vieilles institutions qui la régissent encore, paralysent l'industrie, écrasent le peuple, arrêtent le développement social. Il s'est renseigné sur les détails de la constitution et des usages, le *nemes ember* et le *paraszt ember*, et la noblesse magyare, inquiète du mieux et qui ne sait pas renoncer d'abord à ses privilèges. « Que de réformes à faire dans ce beau royaume de Hongrie, que d'abus à déraciner ! » L'Autriche aurait une tâche magnifique à remplir, sans prendre hache ni hoyau ; il suffirait qu'elle prévint « le futur effet d'une irrésistible nécessité », qu'elle fit sa part à « l'esprit de libéralisme et de nationalité », calmé, dirigé, pour qu'elle pût « accomplir peu à peu de grandes choses et mériter à jamais la reconnaissance de la noble nation soumise à son pouvoir ». Mais il la voit engagée là dans un défilé périlleux : « Il s'agit de renouer, ou de rompre, les derniers liens qui attachent le royaume des Árpáds à la maison de Habsbourg..... Que l'Autriche donc y prenne garde ! » C'était juger assez clairement.

1. X. Marmier, *Du Rhin au Nil*, Paris, 1847, 2 vol. in-12, t. I, p 187, 287, 197, puis 191-194.

Le mouvement intellectuel aussi a retenu son attention. La presse n'est pas libre en Hongrie, les quatre journaux allemands qui s'y publient sont bien ternes souvent, et il n'y a (là comme ailleurs, assure-t-il) que trop de jeunes gens « demi-savants, demi-lettrés » pour nourrir les feuilles périodiques de leurs « rapides chefs-d'œuvre ». Mais les librairies de Pest sont fort bien achalandées, le nouveau Musée National promet. Si l'unique université hongroise, ancienne déjà, richement dotée, fréquentée par seize cents étudiants, lui semble fort loin des universités allemandes, sans un homme célèbre, ni examens assez difficiles, « l'une des plus pauvres universités de l'Europe », s'il lui paraît, comme à d'autres déjà, que d'une façon générale « les arts et les lettres n'ont pas suivi... le mouvement progressif de l'industrie », si le Hongrois, dont l'œil noir étincelle d'ardeur méridionale, lui semble moins studieux que l'Allemand du Nord, et amolli déjà par le « souffle voluptueux de l'Orient », trop mêlé à l'« atmosphère impure » des cafés et maisons de jeu, Pest n'en a pas moins tout ce qui annonce et constitue la vie scientifique et littéraire. L'Académie Hongroise restera l'une des plus belles fondations de ce grand bienfaiteur du pays qu'a été Széchenyi. Si humble à ses débuts, le théâtre hongrois a presque supplanté, en quelques années, le théâtre allemand naguère fort en vogue. Pièces à sujets hongrois, jouées en hongrois par des acteurs hongrois, et que les auteurs s'abstiennent de faire imprimer, pour qu'on les aille voir à la scène ; salle nouvelle, élevée par souscription, remplie d'une foule enthousiaste ; le tout, réalisé sans appui officiel, même de la Diète, et malgré la résistance tentée par le gouvernement de Vienne. Longtemps négligée, la langue hongroise connaît « chaque jour » et partout de nouveaux progrès. Marmier se garde d'omettre le fait que le magyar n'a rien de commun avec l'allemand, que les Hongrois (dit-il) « apprennent plus aisément le français que l'allemand ». Est-ce vraiment à son temps de Scandinavie qu'il le doit, ou peut-être à quelque publication d'Allemagne ? il n'ignore pas la théorie des origines finno-ougriennes de cette langue et de cette race qu'on disait de provenance hunnique et avare. En

Suède on lui a donné souvent Finlandais et Hongrois comme de la même souche ; on lui a montré, à Upsal, un travail établissant la parenté des deux peuples sur les analogies de leurs idiomes. Marmier se récuse, non sans quelque scepticisme à l'endroit de ressemblances incomplètes souvent ou forcées, lui a-t-il semblé. Mais du moins il est informé. Il connaît d'ailleurs les travaux allemands et les ouvrages de Majláth relatifs aux traditions hongroises, divers essais statistiques sur la Hongrie <sup>1</sup>. Sans doute il étoffe ou corrige ainsi ce que ses impressions, justes à l'ordinaire, mais rapides, pouvaient garder d'un peu superficiel. Il cite volontiers ceux qui ont fait le voyage avant lui et ce qui, depuis, a été publié en France sur la Hongrie.

Car nos historiens du moins commençaient à s'y intéresser.

A vrai dire, l'*Essai* de DUSSIEUX (1839) sur les invasions des Hongrois en Europe et spécialement en France n'avait qu'une valeur rétrospective. L'« aspect épouvantable » de ces visages qui semblaient « un amas d'os », de ces « hommes affreux », de ces « Barbares » à l'approche desquels « l'Europe occidentale trembla », apportait-il rien qui pût disposer l'opinion française à s'intéresser à leurs descendants ? Malgré le rappel de *l'ogre* de Perrault, d'après Walkenaër, le récit fidèle de leurs incursions sans nombre à travers la France de jadis, du Rhin à l'Aquitaine et du Rhône jusqu'en Hainaut, en Alsace ou en Comté, n'avait nullement trait à la littérature <sup>2</sup>. Enfin, tout couronné qu'il fût par l'Institut, ce mémoire, et la Société Bibliophile-

1. Voir sa bibliographie, tome I, p. VIII. — Cf. déjà ses *Souvenirs d'un Voyageur et Traditions populaires* (de 1841), p. 280 ; ses *Nouvelles Allemandes* (1847), p. 193. Une partie du texte du *Rhin au Nil* sera reprise en 1859 dans son *Voyage pittoresque en Allemagne (Partie Méridionale)*, chapitres 16 à 18, avec des additions d'après le Hongrois G. de Prónay, et quelques pages consacrées à Petőfi, etc... — La connaissance qu'a Marmier de la théorie des origines finno-ougriennes du magyar pourrait lui être venue, au moins par voie indirecte, tout simplement de la vieille *Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse* (1770 et 1772) de Sajnovics, qui avait été signalée en France comme contredisant la doctrine de Ménage, alors universellement adoptée, sur les Hongrois fils des Scythes. V. Kont, art. cité des *Mélanges Picot*, I. 44 et 472, n° 2.

2. Dussieux, *Essai*..., p. 16-17, 162.

Historique qui l'éditait, n'allaient qu'à un public bien restreint.

Mais avec Auguste DE GÉRANDO apparaissent enfin les premiers travaux français originaux sur la Hongrie moderne : son *Essai historique sur l'origine des Hongrois* (1844), son livre *De l'esprit public en Hongrie depuis la Révolution française* (1848), sa *Transylvanie* (1845), œuvre d'un « Magyar par l'amour<sup>1</sup> », attachante même aujourd'hui. Encore la littérature y est-elle à l'arrière-plan, loin après l'histoire, ou la politique, ou l'étude des mœurs.

*L'Essai* donnait pourtant, à titre d'argument, plus d'une indication précise sur la langue hongroise, et, contre Dus-sieux peut-être, traduisait un assez long fragment de poème populaire ancien, qui chante la beauté des Magyars, des femmes magyares :

*La nation magyare,  
La nation magyare est superbe !*

Mais c'est à la nation magyare surtout que l'auteur voulait intéresser les esprits. « Préoccupés de nos luttes politiques, nous ne consentons à porter nos regards au dehors que pour assister aux débats qui retentissent dans les seuls pays que nous croyons doués, comme le nôtre, d'institutions libérales... Personne ne se doute que les Hongrois veillent et travaillent. » Déjà la presse allemande était accusée, par cet homme clairvoyant et informé, « d'étouffer le bruit qui vient de la Hongrie ». Il croyait devoir protester contre la « prétendue origine finnoise » attribuée par Schlözer et autres amis des Russes aux Magyars, fils des Huns, en quoi Gobineau pensera pouvoir s'en remettre à lui<sup>2</sup>. Il regrette qu'on s'en soit trop volontiers rapporté, chez nous, « à nos savants voisins qui, placés plus près de la Hongrie et pouvant puiser à des sources plus certaines, semblaient appelés à résoudre le problème ». Parlant de ce pays « dont on ne sait guère en France que le nom », de cette Transylvanie qu'il a habitée et où l'attachent des

1. Chassin, *Jean Hunyade, la Hongrie*, 2<sup>e</sup> édit., p. 12.

2. Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853), I, 223.



fiens bien chers; il s'écrie : « A cette heure, la Hongrie et la Transylvanie sont en marche »<sup>1</sup>, et achève l'ouvrage sur l'indication des nombreuses analogies de caractère qui devraient rapprocher les deux peuples et faire aimer à la France ces Français de l'Orient, comme ils se nommaient eux-mêmes sous Louis XIV, « l'un de ces peuples généreux qui vivent pour les grandes causes ».

Trois beaux livres, dira Chassin, que les historiens estiment, mais que le public n'a pas assez lus ou retenus<sup>2</sup>. La clairvoyante sympathie d'un Marmier, d'un Gérando, ne pouvait suffire à mettre le public en garde. La brutalité des événements le surprit.

\* \* \*

Ce fut un drame formidable et bref. Auguste de GÉRANDO, « soldat de la pensée<sup>3</sup> », parti pour défendre l'indépendance de son pays d'adoption, n'eut que le temps d'appréhender en route la fin de tous ses espoirs, et d'en mourir. Au terme de 1848, le comte Ladislas TELÉKI lançait à Paris son manifeste *La Hongrie aux peuples civilisés*. Il montrait le soulèvement hongrois dépassant les proportions d'une guerre d'indépendance, d'un simple débat d'intérêt local, et devenu du premier coup « un événement d'une importance souveraine au point de vue du droit des gens et de la civilisation ». Au nom des Hongrois « chevaliers de la liberté », il tentait de rendre compte de leurs actes devant le « tribunal des peuples<sup>4</sup> ».

L'audience n'eut pas lieu, et la plainte fut étouffée. En vain Teleki, peu après, montra *l'Intervention russe en Hongrie* « tout à fait contraire aux intérêts de l'Autriche ... à toutes les opinions », et en menaça l'Europe entière comme d'un danger formel, les interventions ayant dégénéré toutes en invasions et en conquêtes, « depuis les temps les plus

1. De Gérando, *Essai*, p. 153, 4-5 et suiv. *De l'Esprit public...*, p. 11. — *La Transylvanie*, préface, et t. II, p. 254.

2. L. Chassin, *Jean Hunyade, La Hongrie*, (2<sup>e</sup> édit., 1859), p. 12.

3. *Id.*, *Ibid.*

4. L. Teleki, *La Hongrie aux peuples civilisés*, manifeste publié au nom du gouvernement hongrois (décembre 1848), p. 1, 47, 49, 2.

reculés jusqu'à Jules César, et depuis Jules César jusqu'à nos jours ». En vain il fit à l'esprit révolutionnaire et à la France un appel désespéré contre la « sainte mission cosaque » et la « soi-disant sainte mission de la Russie ». Son apostrophe était émouvante : « Si à l'autre extrémité de l'Europe, disait-il, à quatre cents lieues de la France, vous ne voyez qu'une *nation* qui doit périr, une nation dont la cause n'est aucunement solidaire de celle de la civilisation, regrettez-la si elle le mérite, et laissez-la mourir ! Mais s'il est vrai que cette nation est en même temps le champion d'un grand principe, et que le principe qui doit tomber avec elle est une des garanties de sécurité et de civilisation pour l'Europe entière, oh ! alors portez-lui secours, prêtez-lui appui, car ce secours, cet appui, vous le devez à vous-mêmes... <sup>1</sup> » Ladislas Teleki ne réussit pas même à se faire reconnaître par le pouvoir exécutif français comme représentant officiel de la Hongrie. Ses brochures, les articles qu'avec A. de Gérando il avait donnés au *National*, mirent longtemps à trouver un écho, Ministre des affaires étrangères de juin à fin 1849, TOCQUEVILLE jugea impossible d'agir et donna, bien à contre-cœur, des instructions en ce sens à Lamoricière, ambassadeur à Pétersbourg. « Nous avons vu avec regret et avec crainte ce qui se passait en Hongrie. Les malheurs de ce peuple infortuné excitaient nos sympathies. L'intervention des Russes ... ne pouvait nous plaire. Mais tous ces événements se passaient hors de notre portée et nous n'y pouvions rien. » La France était condamnée « quant à présent » à un rôle passif ; la lettre ni l'esprit des traités ne lui ouvraient aucun droit d'intervention : « ne pouvant parler et agir avec efficacité, il est de notre propre dignité de ne point montrer, à l'égard de cette question, une agitation stérile et un bon vouloir impuissant » <sup>2</sup>. Deux empires, dira Chassin, se ruèrent donc impunément sur une république naissante, et l'écrasèrent <sup>3</sup>.

A peine tues les dernières plaintes, SAINT-MARC GIRARDIN aura le courage de demander à l'œuvre de Jellachich et du

1. L. Teleki, *De l'intervention russe* (1849), p. 10, 5, 20, 33, 36, 20.

2. A. de Tocqueville, *Souvenirs* (publ. en 1893), p. 394-395 et supra.

3. Chassin, *Lad. Teleki* (1861), p. 10.

tzar une confirmation de ses pronostics un instant dérouterés. Quand ses lettres aux *Débats* paraîtront en volume, il rappellera cet « épisode romanesque et douloureux ... le dernier éclat de la nationalité hongroise, égarée et trompée par un tribun hardi ». KOSSUTH, ajoutera-t-il — et quel patriote Magyar ne s'indignerait pas —, « Kossuth sera dans l'histoire le Rienzi de la Hongrie ; rien de plus. Maintenant que l'égarément de la nationalité est fini, j'espère que le mouvement social va reprendre son cours » <sup>1</sup>.

L'un de ses confrères en lettres fit mieux. A grand renfort d'ouvrages allemands et anglais, et sous couleur de tenter en France pour les « esprits populaires » ce que Daniel Defoë avait si bien réussi en Angleterre, Philarète CHASLES consacre à ces « faits romanesques » un volume de *Scènes des camps et des bivouacs hongrois*. « Je crus d'assez bon goût, assure-t-il, de rendre justice aux vaincus, et de faire valoir tout en expliquant l'impuissance radicale de la cause, l'héroïque et douloureuse grandeur de la race <sup>2</sup>. »

Son héros, officier au service de l'Autriche, parcourt le théâtre de la guerre, des frontières méridionales de la Hongrie jusqu'à l'*Aula* de Vienne, en passant par Budapest et une ferme de la « puszta ». Il a pour aide-de-camp une jeune femme Seresse « qui par parenthèse était charmante » ; l'historien de Sacy n'assurait-il pas, dès 1778, que « nulle contrée de la terre n'a été aussi fertile en amazones que la Hongrie ? <sup>3</sup> » D'un manoir hongrois où il est reçu comme hôte, il emporte le souvenir de deux dames également distinguées, mais diversement belles ; car cette race est « à la fois orientale et septentrionale ». Après une bataille, il trouvera le corps de l'une, « la belle Hélène », morte en combattant ; traversant Pest sous un déguisement, vers la fin de la campagne, il se sentira reconnu par le regard de l'autre, — pour qui il aura reçu les adieux de son mari blessé à mort.

1. Saint-Marc-Girardin, *Souvenirs* (1852), I, p. 184, note.

2. Ph. Chasles, *Scènes* (1855), p. VI, XI, XV, XVIII, XXI, XXIII, 152. Vaut-il la peine de noter que la *Revue du Nord*, une des premières qui se soient intéressées à la Hongrie (v. plus haut) débuta par un article de Ph. Chasles sur l'influence du Nord en littérature ?

3. De Sacy, *Histoire générale de la Hongrie*, t. I, p. XVII.

Ph. CHASLES s'ingénie ainsi à corser encore le romanesque de cette guerre, « au sein de l'Europe civilisée... la plus sauvage et la plus romanesque du monde ». Eötvös, dit-il, et certains mémoires d'une dame hongroise, parus à Londres, lui ont donné de « ravissants portraits de femmes hongroises ». Un Anglais lui a fourni « le paysage, l'expression, les détails, le costume, toute la partie vivante... » Grâces leur soient rendues ! puisqu'ils nous ont valu la recette du « goulyas hous » à la paprika, et des liqueurs que boit dans sa « csutora » en fumant le tabac turc qu'il aime tant, le Magyar « ce chevalier oriental », cet « Oriental si habile à manier le cheval et le sabre » (le « pallasch ») — quand il n'est pas en âge de passer gravement sa main « comme un Oriental » sur sa longue moustache blanche. Les Magyars sont « enfants de l'Orient » ; le paysan hongrois met son blé en silos « à l'orientale » ; la féodalité hongroise elle-même est « toute orientale ». Dans cette guerre, c'est le moyen-âge qui reparait ; « et sous quelle forme ? sous son costume oriental, dans sa bizarrerie sauvage <sup>1</sup>. »

Tel personnage invoque la Vierge, « serment qu'un Hongrois ne trahit jamais ». Tel autre, avec non moins de feu, y va de ce « Teremtette — qu'ils prononcent avec une véhémence extraordinaire et qu'ils répètent comme une espèce de fusillade ». Quelques « éljen ! » ça et là ; ailleurs un proverbe populaire où paraît Mathias Corvin, ou une apostrophe familière comme « bonjour, cousin ! » lancée en magyar tout aussi bien que le « Je suis magyar », qui est la perte du cavalier traqué. Mention est faite d'une ou deux coutumes hongroises, telles que l'exposition publique ou la « sentence sur l'heure » : et le héros de Philarète Chasles s'alarme d'avoir rencontré un cortège funèbre dans les rues de Pest, avec ses musiciens, son maître des cérémonies qui porte une orange ou un citron au bout d'une baguette, et le corbillard, « singulier édifice qui ne ressemble à rien... <sup>2</sup> »

Sa générosité pour les vaincus ne va pas jusqu'à s'abstenir

1. Ph. Chasles (1855), p. 50, 57, 204, 264, 197, 1, XXIII, 19, 123, 33, 61, 153, 74.

2. *Id.*, *ib.*, XI, 228, 39, 7, 36, 73, 251, 126, 154, 146, 179, 240, 119.

de mettre au compte des « honvéds » les atrocités qu'on leur attribuait à Vienne. Et s'il reconnaît que l'enthousiasme de la race domine tout chez les Magyars, « chez les femmes surtout », il s'est bien gardé d'ajouter foi aux paroles de son hôte, au début de la campagne : « l'Europe n'y entend rien... elle croit que c'est la Hongrie qui se bat pour la constitution ; c'est la race magyare qui ne veut pas périr ». Vingt ans après le voyage de Saint-Marc Girardin, Chasles ne pense pas autrement que lui : « les tentatives de résurrection littéraire, essayées avec persistance en Hongrie par les Magyars, plus faiblement en Bohême par les Tchèques, ressemblaient à ces rêves puérils qui troublent le sommeil en l'amusant <sup>1</sup>. » A la veille des événements tragiques, Chasles avait relégué lui aussi parmi les souvenirs du moyen-âge les espérances dont s'animait et se fortifiait la Hongrie passionnée d'indépendance. « Les Hongrois enfin, disait-il en ses *Etudes sur l'Antiquité* dans une note consacrée à « la famille des Slaves », les Hongrois enfin, peuple venu de l'Orient, se vantent d'une littérature et d'un langage qu'eux seuls cultivent, d'accents lyriques pleins de joie et de verve, mêlés d'axiomes et de sentences. Au Moyen-Age appartiennent tous ces essais, tous ces efforts qui semblent plutôt des espérances que des résultats. L'avenir appartient à ces peuples <sup>2</sup>... »

Heureux temps, où un professeur du Collège de France — collaborateur aux *Débats*, lui aussi — s'évertuait à mettre l'histoire contemporaine en roman d'aventures, avec des intentions non dissimulées d'édification politique ! Cette compilation tendancieuse n'accroîtra pas sensiblement la gloire littéraire de Ph. Chasles. Elle ne vaudrait pas même une mention dans l'histoire des relations intellectuelles franco-hongroises, si l'auteur n'avait eu le bon goût de cueillir dans les manuels de Schedel et de Majláth quelques fleurs de poésie magyare, assez belles pour faire oublier tout le reste, y compris « ces charmantes danses nationales que les maîtres de ballets européens ont essayé d'imiter ».

1. *Id.*, *ib.*, 129, 136, 47, 52, X.

2. Ph. Chasles, *Etudes sur l'Antiquité* (1847), p. 103. (Vues générales. Influences littéraires. La famille des Slaves.)

Soldats Seresses, prisonniers à Vienne, entonnant leur chant national « d'une voix grave et douce, qui donnait à cette mélodie tendre un caractère presque religieux : « *Zivio, Zivio, la vie est bonne quand le lilas fleurit, quand la csutora pleine de vin rouge est vide* », — ou qui vers la nuit libre, en sentinelles, chantent « sans se lasser jamais, les paroles de cet air hongrois tour à tour lent et saccadé :

*J'ai vu la lumière du sabre, elle était belle ;*

Croates qui à la vue de Vienne font retentir leur hymne naïf : « *Vive la ville d'or, vive la ville de Vienne !* » ou jeune fille noble qui d'une voix vibrante, comme un défi à l'hôte étranger, lance la vieille ballade patriotique : *Oui, souvenons-nous, oui, souvenons-nous des aïeux !... 1.* »

Pourquoi Philarète CHASLES, laissant là les *Offizielle stenographische Berichte* de Vienne, n'a-t-il pas mis tout son « courage » et toute sa maîtrise à traduire en anthologie les plus beaux chants du peuple magyar ! « Rien de plus intéressant que ces chants populaires de la Hongrie, dit l'officier caché dans une ferme de la *puszta* et qui, en neuf jours, grâce à la veuve Ferencza, à sa mère et à son cousin, fait « le meilleur cours de littérature hongroise possible », et se compose un « Magyar Nemzeti Dalok » sans commentaires et sans esthétique, mais avec variantes. Il préfère « ces vers rustiques » aux beaux hexamètres, aux pentamètres disgracieux mis en honneur en Allemagne « par le pesant Klopstock et par l'érudit Voss », et surtout à « tous les poètes savants, élégiaques, épiques ou anacréontiques de la Hongrie au xix<sup>e</sup> siècle ». Leur rythme original l'a séduit : « une lenteur saccadée, quelque chose de traînant et de brusque à la fois, une plainte douce, interrompue par le spasme et l'élan de la passion, les distinguent ; c'est l'accent oriental, peu d'élégance apprise, beaucoup de verve et de grâce naturelles ». Et Ph. Chasles, folkloriste convaincu et expert, nous donne en français *La brune et la blonde*, la *Danse magyare*, et les délicates chansons : *La vie est un collier de perles*, *L'orage de la vie*, et tel chant de berger du mont Mátra, ou telle ballade transylvaine, au rythme

1. Id. *Ibid*, p. XI, 21, 91, 20, 60.

de cantilène original antique, et complexe au point qu'il hésite, pour la comparaison, entre la poésie provençale du XIII<sup>e</sup> siècle, et le « Tant qu'on vivra, on s'aimera » de Béranger<sup>1</sup>.

Peu avant lui, la baronne BLAZE DE BURY avait publié un *Voyage en Autriche, en Hongrie et en Allemagne pendant les événements de 1848 et 1849*, traduit presque aussitôt en Allemagne et en Angleterre<sup>2</sup>. La Hongrie n'occupe guère qu'un chapitre sur vingt-huit, et c'est l'un des derniers ; elle est abandonnée bientôt pour la Croatie et son *ban* Jellachich, la Serbie, et la sanglante répression de ce Haynau pour lequel on trouve le mot *hyène* trop fort. Quant aux Hongrois, rien de bien neuf, même du point de vue français : race tout à fait dissemblable de l'autrichienne, et qui n'a d'analogue que l'Irlande ; d'origine incertaine malgré les « innombrables théories » qu'on y a consacrées, mais d'une évidente parenté physiologique avec les races orientales ; une aristocratie orgueilleuse et une *misera contribuens plebs* qui vit souvent pêle-mêle avec les troupeaux : « quelle cause que celle des Madjars pour exciter la sympathie des démocrates ! » ; un grand besoin d'enthousiasme, quel qu'en soit l'objet ; le culte de l'hospitalité, une vieille tradition de courage, de courage surtout physique, au service d'une volonté qui chez le « vrai Magyar » ne connaît d'autre loi qu'elle-même. En vérité, là déjà, le seul élément d'intérêt c'était une chanson populaire hongroise, tirée de quelque recueil allemand, « sur les nobles Madjars ».

La tradition s'établissait peu à peu. Le folkloriste Charles NISARD remontera, quinze ans plus tard, jusqu'aux « chansons en langue hunnique », aux festins officiels d'Attila, aux chanteurs d'Árpád, à Louis I<sup>er</sup> et à Jean Hunyade : « Tout se chantait chez les Hongrois »<sup>3</sup>. Et dès 1854, dans la préface de son gros roman sur l'époque de Mathias Corvin, *La Couronne de Saint Etienne ou les Colliers Rouges*, Thalès

1. Id. *Ibid.*, p. XV, 162, 166, 168, 170, 163-165, 175.

2. Baronne Blaze de Bury, *Voyage...* (1851), chap. XXIV, et p. 308-325. Cf. la traduction allemande de L. von Alvensleben (Weimar, 1851), Vorwort des Uebersetzers, p. VII.

3. Ch. Nisard, *Chansons populaires* (1867) tome I, p. 136 et suiv.

BERNARD se dit attiré vers la Hongrie qui ressemble à la France comme un « peuple frère ». Tout lui est objet de sympathie, usages religieux et superstitions, caractères historiques et moraux. A partir de 1856, dans ses divers recueils de poésies, pastorales, nouvelles, mystiques, dans la *Revue de Genève*, la *Revue Contemporaine*, la *Revue de Province*, la *Revue Européenne*, dans son *Histoire de la Poésie*, la lyre hongroise, Petöfi, Vörösmarty et d'autres auront leur part <sup>1</sup>.

La poésie des Magyars gagnait à eux les sympathies que leur cause avait trouvées incertaines ou impuissantes.

## VI

### LES RÉFUGIÉS HONGROIS EN FRANCE. — AMIS FRANÇAIS DE LA HONGRIE.

Mais d'autres déjà leur étaient allées, enthousiastes et actives, à eux et à leur littérature enfin mieux connue. Ce que n'avaient pu faire ni des extraits de revues étrangères, ni le panégyrique ému d'une grande sainte de Hongrie, ni le voyage de quelques Français de marque sur le Danube hongrois, ce que la mort avait empêché A. de Gérando de poursuivre, le zèle heureux de quelques patriotes magyars l'acheva, et avec lui l'écho prolongé d'événements douloureux, et la pitié de quelques âmes généreuses.

« Quand vous retournerez dans votre belle patrie, dites-lui qu'elle compte en France autant d'amis qu'il y a de citoyens français. » Ainsi parlait LAMARTINE, le 15 mai 1848, en recevant la députation des Hongrois résidant à Paris. « Paroles magiques », dit la société hongroise qui se réunissait alors rue St-Honoré au café du Danemark <sup>2</sup>. Paroles de poète, hélas !

1. Voir à ce sujet l'étude récente de M. Béla Tóth dans la *Revue des Etudes hongroises et sino-ougriennes*, Un apôtre français de Petöfi, Thalès Bernard (1925, pp. 21-35) ; cf. P. Trahard, *Une Revue oubliée, la Revue Poétique du XIX<sup>e</sup> siècle* (1925), p. 119.

2. Boldényi, *Le Magyarisme ou la guerre des nationalités en Hongrie*, p. 63 et épigraphe. — *La Hongrie en 1848*, recueil politique, historique et littéraire, p. 73, 74, 54, 83. — *La Hongrie*, journal hebdomadaire, 29 juillet 1848.



on l'avait bien vu peu après. Paroles de prophète aussi, que les Hongrois émigrés contribuèrent puissamment à réparer. La soudaine infortune de la Hongrie révolutionnaire n'avait pas trouvé la France prête à la secourir ; mais dès avant le soulèvement national, plus d'un Hongrois notoire avait été accueilli à Paris<sup>1</sup>. Pour appeler l'attention de l'Europe occidentale sur une nation « dérobée en quelque sorte à tous les regards, dans un désert environné de ténèbres », il est de nécessité absolue, disait Boldényi, « de prendre poste à Paris, au foyer de la politique européenne, et de signaler de là, en prenant pour interprète la langue française, les faits importants les plus propres à démontrer l'affinité, la solidarité de la Hongrie et de l'Europe libérale ». TELEKI et BOLDÉNYI surtout, ont admirablement accompli la tâche qu'ils s'étaient proposée : « Nous apprendrons la Hongrie à la presse ; qu'elle apprenne la Hongrie à la France ». Peu à peu croissait le nombre des journaux français de 1848 sympathiques à la cause hongroise : *National, Presse, Patrie, Constitutionnel, Siècle, Réforme* ; Boldényi en faisait le compte avec une joie servente.

Après la fin de tout, A. DE GÉRANDO mort, et mortes ses espérances d'une Hongrie « formant la tête et le cœur d'une confédération danubienne contre l'absolutisme<sup>2</sup> », les Hongrois de Paris surent ne pas renoncer, et, avec l'aide d'émigrés nouveaux, continuèrent leur œuvre de patriotisme.

*Beata Ungheria ! se non se lascia  
Più malmenare...*

dit alors Boldényi, d'après Dante. Il exalta le génie de la nation magyare, sa langue originale, tout à fait épique, les œuvres de sa renaissance intellectuelle, que l'Allemagne n'a pas dédaigné de traduire, celles de ses hommes politiques nouveaux, Kossuth, Széchenyi, Wesselényi — ses romanciers, Jósika, Eötvös et autres ; ses poètes enfin : « M. Lamartine n'hésiterait pas à serrer cordialement la main de

1. Dès 1837 (Revue du Nord, février, p. 180), Sébastien Albin faisait l'éloge d'un Hongrois réfugié à Paris, « l'infortuné Smandeli... voué corps et âme à la science » : c'est sans doute le polygraphe Mendeli, orientaliste et polyglotte.

2. *La Hongrie*, journal hebdomadaire, 29 juillet 1848.

M. Vörösmarty ; M. Petófi pourrait rivaliser avec M. Béranger ». Sa *Hongrie ancienne et moderne* (1851), à laquelle il sut faire collaborer toute une société de littérateurs et d'artistes, fut l'heureux essai d'un patriote pour forcer l'attention et la bienveillance d'un peuple prompt aux sympathies, mais qui vivait alors des heures agitées. La littérature hongroise, sa poésie surtout, y était l'objet d'une étude rapide mais attentive : de Kölcsey, Kisfaludy, Vörösmarty et Petófi, quelques fragments choisis avec soin et caractérisés avec bonheur étaient là traduits, en vers, pour la première fois.

L'œuvre aboutit. C'est dès lors une période nouvelle qui s'ouvre dans les relations intellectuelles entre Hongrie et France. Le contact est enfin pris.

Politiciens et historiens s'intéressent à la Hongrie ou s'éprennent d'elle. L'un déclarait y être attiré par cette question délicate : « Suspects aux Allemands, odieux aux Slaves, comment les Magyars maintiendront-ils leur ascendant en Hongrie ? Comment même échapperont-ils à une ruine complète ? » Un autre, qui déteste et redoute « l'esprit anarchique et sa fidèle alliée, la folie de l'idiome », et aussi la fièvre d'imitation, qui à plusieurs reprises a ensanglanté onze capitales et fait combattre vingt-trois nationalités, ne cachait point ses sentiments slavophiles, mais se disait épris de justice : « La cause soutenue par Kossuth n'est point la nôtre ; dans cette question hongroise, la France n'a d'intérêt que celui de la justice <sup>1</sup>... »

Français du dehors, comme ceux de la *Libre Recherche*, à laquelle des Hongrois illustres collaborèrent, proscrits eux aussi <sup>2</sup>, ou Français leurs amis, demeurés en France, suivent avec un intérêt passionné le stoïque relèvement de la Hongrie. QUINET exilé songe qu'il a porté dans ses bras les enfants de Gérando ; vers la fin de sa vie en Suisse, puis après le retour dans la patrie, des lettres fréquentes vont

1. H. Desprez, *Les peuples de l'Autriche et de la Turquie* (1849), t. I, p. 52. — Paul de Bourgoing, *La Guerre des Idiomes*, (1850), p. 107, 46.

2. Publiée à Bruxelles de 1855 à 1860. Tome I, p. 44, Ludwigh, ex-secrétaire de la diète de Hongrie : *Esquisse des institutions hongroises avant les derniers événements*. Etc... Le dépouillement a été fait année par année dans la *Bibliographie française de la Hongrie*, d'I. Kont (1913).

retrouver en Grèce, à Pest, à Hosszufalva, la « chère et parfaite amie » qu'est restée pour lui M<sup>me</sup> de Gérando, l'amie qui lui est « si chère par tant de souvenirs sacrés », les « chers amis de cœur et de pensée » qu'il garde en ses enfants et elle-même ; et la dernière lettre de sa main sera écrite « à M. de Gérando à Pest ». Au comte Károlyi, traducteur hongrois de sa *Révolution*, il adresse remerciements et vœux : « Puisse ce grand travail être utile à la Hongrie ! <sup>1</sup> »

Son ami Charles Louis CHASSIN est l'avocat, l'apôtre de la Hongrie. Il offre au peuple de France la sainte légende du peuple hongrois « afin que les deux frères se connaissent, se comprennent, s'aiment et se soutiennent ». Il rappelle ce qu'a dit Quinet de la « sœur danubienne », et que s'il ne s'est pas spécialement occupé d'elle — ce qui fut pour la Hongrie « un véritable malheur » — du moins il l'a toujours comprise parmi les auxiliaires de la Révolution française <sup>2</sup>. Aux passages qu'il cite, Chassin aurait pu ajouter l'ancienne déclaration des *Révolutions d'Italie* (1842), où Quinet montrait la Hongrie disparaissant, presque évanouie, dans le grand empire catholique, dévorée bientôt comme l'Italie, la Bohême, la Pologne : « déjà on peut reconnaître l'ombre du Sphinx aux ossements des peuples dévorés » <sup>3</sup>. Pour Chassin, le renouvellement de la vie hongroise est un des miracles de l'histoire moderne ; il admire aussi par quelles prises d'armes, durant tout le xvii<sup>e</sup> siècle, la Hongrie morte a prouvé qu'elle revivait, quelle énergie elle a mise à se faire protestante en haine des Jésuites, puis à parler hongrois en refusant d'entendre l'allemand. Cette Hongrie « serve » et fière, qui tomba république, se relèvera république, augurait-il avec quelque naïveté. Dans le libéralisme religieux des Hongrois il voyait une sauvegarde contre l'illusoire péril d'un nouveau catholicisme grec, aussi dangereux que l'autre, disait-il <sup>4</sup>. Avec Daniel IRANYI il écrit l'histoire de cette révo-

1. Quinet, *Lettres d'Exil*, t. II, p. 265, t. III, p. 493, t. IV, *passim*, p. 164-493 ; *ibid.*, p. 436.

2. L. Chassin, *La Hongrie* (2<sup>e</sup> édit.), p. 15, 219. *Id.*, E. Quinet, *sa vie et son œuvre*, p. 251, cf. 79, 128.

3. Quinet, *Révolutions d'Italie*, p. 391.

4. L. Chassin, *E. Quinet, sa vie et son œuvre*, p. 253-254, 257-266.

lution où est apparu « haut de sa taille » le peuple-martyr. *L'Introduction* de l'ouvrage retrace l'essor de la jeune littérature hongroise, servie par une langue qui a la douceur des parlars orientaux et la brièveté simple, précise et forte des langues européennes les plus heureuses. Son éloge ému de *Ladislás Teleki* s'achèvera sur l'hymne admirable de Vörösmarty :

*A ta patrie, ô Hongrois, reste  
Toujours et quand même fidèle !*

MONTALEMBERT correspond avec Eötvös, à qui Dollfus et Laboulaye rendent hommage<sup>2</sup>. Au cours de ses études sur la Gaule romaine, Amédée THIERRY, arrêté malgré lui « par une curiosité indicible » devant l'étrange et terrible figure du roi des Huns, ouvre son *Histoire d'Attila* (1856) sur un encouragement au peuple des Magyars : « Quoi qu'on fasse, dit-il, la Hongrie vivra pour des destinées dont la Providence n'a point voulu briser le moule ». <sup>3</sup> MICHELET, historien de la Réforme, contraint au « cruel sacrifice » de ne rien dire de cette nation, « aristocratie de vaillance et de dignité » s'écriera : « Mourrai-je donc en ajournant toujours ce que lui doit l'histoire ?<sup>4</sup> »

Bientôt, à mesure que la musique se fera sa place dans la vie intellectuelle des Français, un peu de l'âme hongroise nous arrivera par elle. La prodigieuse *Marche hongroise* de BERLIOZ où, sur un thème populaire magyar, toutes les harmonies et toutes les énergies déferlent, émouvantes, formidables, et disciplinées par l'intuition passionnée d'un romantique de génie, ne soulèvera pas de longtemps à Paris les

1. L. Chassin et D. Irányi, *Histoire politique de la Révolution de Hongrie* (1859). t. I, p. v. — L. Chassin, *Ladislás Téliky* (1861), p. 27.

2. I. Kont, *Revue Bleue* 1907, art. cités. Cf. Concha G., *Montalembert és Eötvös*.

3. Am. Thierry, *Histoire d'Attila* (1856), p. V, p. XIII.

4. Michelet, *Histoire de France au XVI<sup>e</sup> siècle, la Réforme*, p. 493.

« trépignements inouïs » qui l'accueillirent à Budapest<sup>1</sup>. Mais on connaîtra mieux d'abord la *Hungaria* de LISZT, sa *Messe Hongroise*, son oratorio de *Sainte Elisabeth de Hongrie*, et surtout ses quinze « Rhapsodies Hongroises ». Et, de Weimar, ce Hongrois de Paris leur donnera pour préface, après coup, son curieux ouvrage *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie* (1859) qui, sous l'invocation de Hegel et de Goëthe, rapporte à la Hongrie autant qu'aux Tziganes eux-mêmes « l'éloquence poignante et la rhétorique élégante de leur art », qu'elle a « nourri de son blé et de ses vignes, mûri à son ombre et à son soleil, acclamé par ses admirations »<sup>2</sup>.

Réparant un long oubli, la *Revue Britannique*, dès 1851, consacre une étude aux historiens, mémoriographes et romanciers de la Hongrie, EÖTVÖS, JÓKAI, SZILAGYI, KOSSUTH ; elle a donné en extraits le *Notaire de Village* d'EÖTVÖS ; elle traduit bientôt la *Famille Bárdy* de JÓKAI, et annonce des traductions de KISFALUDY et PETÓFI<sup>3</sup>.

En attendant qu'Henri AMIEL donne à la poésie hongroise trois de ses *Etrangères*, avec d'autres essais qu'on a publiés depuis, et s'éprenne de Petófi tel qu'il le connaît à travers l'allemand, de ces « chants cinglés avec la cravache », de leur étrange saveur et de leur éclat farouche, des images grandioses et sauvages du Magyar, sorte de centaure que le hasard seul a fait européen et chrétien, et chez qui le Hun tourne à l'Arabe<sup>4</sup>, en attendant que DESBORDES-VALMORE, seul ou avec UJFALVY, en traduise les plus belles œuvres dans une prose un peu prosaïque, et que MENDÈS se lie sur les rives du Neckar avec le Hongrois Emmanuel GLASER qui un jour, à Paris, lui amènera François Coppée<sup>5</sup>, déjà SAINT-

1. H. Berlioz, *Mémoires*, II, p. 212 ; cf. J.-G. Prodhomme, *La Damnation de Faust* (Cycle Berlioz 1896), p. 192, 198 et Kálmán Isoz, *Le manuscrit original du « Rakoczy » de Berlioz*. *Revue des études hongroises*, 1924 [t. 2], pp. 5-17.

2. Liszt, *Des Bohémiens*, p. 13, 346, 241, 347.

3. *Revue Britannique*, juin 1850, janvier 1851, octobre et décembre 1854.

4. Amiel, *Les Etrangères* ; p. 23, les Nuages (Petófi) ; p. 31, la reine Elise (Arany) ; p. 225 (Rhythmes Nouveaux), Mon Premier-Né (Petófi) ; Cf. son *Journal intime*, à la date du 27 février 1880, et *Revue de Hongrie*, 15 avril 1923, étude de M. A. Radó ; *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, juillet 1923, [t. 2, pp. 113-116], étude de M. B. Bouvier ; octobre 1924, [t. 2, pp. 312-315], note sur ces traductions.

5. Catulle Mendès, *Légende du Parnasse contemporain* (1884), p. 207 ; Mendès traduira en 1869 les *Sternlose Nächte* de Glaser : *Nuits sans Etoiles*, p. 218 : An Ungarn.

RENÉ-TAILLANDIER dans la *Revue des Deux Mondes* s'avoue gagné à la poésie hongroise. C'est d'abord (1851) une simple fin d'article, où la littérature magyare apparaît encore liée à la germanique. Mais plus tard (1860) il étudie, d'après les traductions allemandes du Hongrois KERTBENY, les « rhapsodes de l'histoire nationale » et PERÓFI tout le premier. Au moment où il y est « plongé », il reçoit à Montpellier la visite de Teleki, et le voit un mois durant : « que de longues promenades faites ensemble, et que d'entretiens sur son pays ! que d'indications, que de confidences recueillies par moi d'une oreille avide !<sup>1</sup> »

Grâce à l'un des plus autorisés parmi les critiques des littératures étrangères, cette Revue qui, disait en 1848 BOLDÉNYI, « n'a jamais favorablement traité la Hongrie », rendait enfin justice à sa littérature. Et c'est à Saint-René-Taillandier, « biographe et critique des illustres Hongrois contemporains », qu'Edouard SAYOUS dédiera sa belle Histoire Générale des Hongrois.

Mais déjà, en d'autres Revues et par d'autres œuvres, la poésie et le roman hongrois auront pris, aux yeux des lettrés français, la place qui leur revient dans le trésor littéraire du monde ; les travaux ultérieurs, traductions ou critiques, ne feront que la leur assurer.

L'une des premières *Histoires des Littératures Etrangères* qu'on ait données en France un peu complètes, consacre à la Hongrie une vingtaine de pages, d'un raccourci bien strict mais assez fidèle, qui va des origines légendaires aux grands contemporains, et s'inspire à la fois de Kertbeny et de Saint-René-Taillandier<sup>2</sup>.

Plus d'un artiste hongrois vient dès lors vivre à Paris, et l'œuvre du seul MUNKACSY, ce peintre qui avait, comme dit la pauvre Marie Bashkirtseff, « un magnifique hôtel et un grand talent », témoigne de l'aisance avec laquelle l'intimité se crée, durable, même chez ceux qui resteront le plus Magyars. Les diners Bixio accueilleront, vers la fin de sa

1. Saint-René-Taillandier, *Bohême et Hongrie* (1860), p. 265, 318, 371 et suiv.

2. Bougeault, *Histoire des Littératures Etrangères*, tome I (Littératures allemande, scandinave, finnoise, hongroise), 1876, p. 493-510.

vie, le Kossuthiste Frédéric Szarvady, littérateur et musicien autant qu'homme politique <sup>1</sup>.

D'autres Français font le voyage de Hongrie. Jean-Jacques Weiss, plus tard, en Alsace, évoquera plaisamment le souvenir des Juifs de Pest, opportunistes là comme à Vienne et comme partout <sup>2</sup>. Quelques années après l'institution du *Compromis* austro-hongrois, Victor Tissot étendra au *Pays des Tziganes* son adroite curiosité et, au dire d'un Hongrois, débitera « par tranches, toutes les vieilles légendes aussi stupides que pittoresques qu'on peut lire dans les anciennes publications sur la Hongrie, faites par les soins de l'Autriche » <sup>3</sup>. Par l'Italie, l'admirable vallée de la Save et les bords du Balatón, M<sup>me</sup> ADAM (Juliette LAMBER) ira revoir en Hongrie des amis hongrois dont l'un vient l'attendre à Ljubljana. Honnêtement, elle repassera l'histoire hongroise, l'histoire de la révolution hongroise, Irányi aidant. A l'hôtel Hungária, de Pest, puis dans l'Alföld et à Mezőhegyes, Szentes, Szeged, elle s'entretiendra avec Jókai, Pulszky, Gyulai Pál, le vieux Liszt ; on lui parlera un peu littérature hongroise, théâtre hongrois, on lui analysera l'*Ember Tragédiája* de Madách ; Emmanuel Glaser lui a traduit, dit-elle, le *Bánk Bán* de Katona. Musique hongroise, émaux hongrois, agronomie hongroise, tout l'intéressera, et, qui l'eût cru, la politique hongroise plus que le reste : « c'est, dit-elle fort bien, le pays du monde où l'on s'en occupe, où l'on en fait le plus » ; elle en traitera longuement et avec intelligence. Mais si elle se hasarde à nommer une fois le vieux code latin de Werbóczy, elle aura le bon goût de citer souvent de beaux vers, d'après Chassin ou d'autres : de Garay János sur la Femme, et surtout de Petőfi sur le Danube, la patrie, la puszta immense, la mort prochaine <sup>4</sup>.

1. Marie Bashkirtseff, *Journal*, t. II, p. 38 (1877). G. Claretie, *Souvenirs du diner Bixio*, p. 30, cf. 5. — Claretie écrit « Szawadzy ».

2. J. J. Weiss, *Au Pays du Rhin*, p. 305 (son voyage est de 1861).

3. Zrinyi János (*Mercur de France*, 1900, t. IX), Le récent rapprochement intellectuel entre la Hongrie et la France, p. 636. Cf. pour cette image « composite et chaotique » de la Hongrie, R. Chélar, *ibid.*, 1902, t. II, p. 401.

4. M<sup>me</sup> Adam (Juliette Lamber), *La Patrie Hongroise, Souvenirs personnels*, 1884 (4<sup>e</sup> édit.), p. 44, 118 n., 229 et suiv., 73-78, 61-67, 85, 99, 221, 269, 58, 110-112, 181, 240.

Louis ULBACH, imitateur de Jókai en plus d'un roman, intitule « En Hongrie » toute une partie de sa *Csárdás*<sup>1</sup>. Il est un de ceux que LESSEPS a conduits en 1885 à l'Exposition des Beaux-Arts et de l'Industrie, à Budapest. « Nous étions, racontera Coppée, une quarantaine de Français, hôtes du peuple magyar, et il acclamait et fêtait en nous la France entière... La Hongrie faisait alors une action très généreuse et très touchante, elle tendait la main à des vaincus. Certes, nous avons conservé, après notre défaite, de vaillants amis. Mais pour la première fois depuis la funeste guerre de 1870, la France sentait une nation, toute une nation, poussée vers elle par un grand courant de sympathie... Bien des fois, devant ces manifestations enthousiastes en faveur de notre cher pays, nous avons senti monter à nos yeux des larmes de reconnaissance et de joie<sup>2</sup> ». Voyage féerique, dit-il, et souvenir inoubliable...

## VII

Mais nous avons seulement voulu conter la découverte d'une littérature. Cette découverte s'achève peu après 1850, en moins d'une génération.

Littérature venue tard à l'Europe, et surgie alors avec toute la grâce primesautière et la force lustrée des corps jeunes. Tard venue à la France, après plusieurs tentatives françaises incomplètes, mais auréolée bientôt à ses yeux par une grande infortune.

Vingt ans avaient suffi pour qu'elle y passât de l'ombre à la clarté. Sauf peut-être à quelques érudits, ses origines restèrent assez ignorées. Mais l'obscurité d'un passé même récent ne pouvait que mettre mieux en lumière le présent et toute son originalité imprévue.

Les lettres hongroises modernes ont eu chez nous la politique et l'histoire pour marraines. Mais à quel moment, en

1. Louis Ulbach, *Le Tapis Vert*, 1880, *Le Mariage de Pouchkine*, 1881. *La Csárdás, notes et impressions d'un Français*, etc. (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd., 1888), p. 31-125.

2. F. Coppée, préface à la traduction de Mikszáth, *Scènes Hongroises*, par E. Horn, (1890), p. V.



quel pays, politique et littérature ont-elles été plus étroitement liées, pour les âmes d'élite, que dans la France de 1848? Et quand il s'est agi d'une totale initiation à quelque littérature entièrement nouvelle, n'a-t-il pas fallu toujours que des faits importants vinsent presser et forcer l'attention des masses, et même des esprits éminents?

Le jeu des événements produit un jeu d'ombres. Mais l'intérêt une fois éveillé reste prêt à renaître. France et Hongrie ne sont plus « aux deux extrémités de l'Europe <sup>1</sup> ». Et les délicats savent que peu de littératures ont gardé, au même degré que celle-là, caractère propre et originale saveur.

HENRI TRONCHON.

(Université de Strasbourg).

1. De Sacy, *ouvrage cité* (1778), t. I, p. VIII.